

# choisir

revue culturelle  
n° 585 – septembre 2008



La foi, un chemin  
multicolore



*Dis-leur  
ce que le vent dit aux rochers,  
ce que la mer dit aux montagnes.*

*Dis-leur qu'une immense bonté  
pénètre l'univers.*

*Dis-leur que Dieu  
n'est pas ce qu'ils croient :  
qu'Il est un vin que l'on boit,  
un festin partagé  
où chacun donne et reçoit.*

*Dis-leur qu'Il est le joueur de flûte  
dans la lumière de midi ;  
Il s'approche et s'enfuit,  
bondissant vers les sources.*

*Dis-leur que sa voix seule  
pouvait t'apprendre ton nom.*

*Dis-leur son visage d'innocence,  
son clair-obscur et son rire.*

*Dis-leur qu'Il est  
ton espace et ta nuit,  
ta blessure et ta joie.  
Mais dis-leur aussi  
qu'Il n'est pas ce que tu dis  
et que tu ne sais rien de Lui.*

**Sœur Marie-Pierre**



# choisir

n° 585 - septembre 2008

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

## Adresse

rue Jacques-Dalphin 18  
1227 Carouge (Genève)

## Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye  
tél. 022 827 46 76  
administration@choisir.ch

## Direction

Pierre Emonet s.j.

## Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef  
Jacqueline Huppi, secrétaire  
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75

fax 022 827 46 70

redaction@choisir.ch

Internet : www.choisir.ch

## Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.  
Joseph Hug s.j.  
Jean-Bernard Livio s.j.  
Luc Ruedin s.j.

## Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina  
rue du Scex 34 • 1950 Sion  
tél. 027 322 14 60

## Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy  
Axelle Dos Ghali  
Stjepan Kusar

## Abonnements

1 an : FS 95.-

Étudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-

CCP : 12-413-1 «choisir»

Pour l'étranger : FS 100.-

par avion : FS 105.-

€ : 66.- ; par avion : € 70.-

Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

## Illustrations

Couverture : Pierre Emonet

p. 4 : CTEC

p. 11 : Jacques Cousin/CIRIC

p. 18 : Pierre Emonet

p. 25 : Mario Ponta/CIRIC

p. 32 : Luc Ruedin

Les titres et intertitres sont de la rédaction

# sommaire

<b>Editorial</b>	<b>2</b>
St Paul a 2000 ans ! <i>par Joseph Hug</i>	
<b>Actuel</b>	<b>4</b>
<b>Spiritualité</b>	<b>8</b>
Knock-out <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
<b>Eglise</b>	<b>9</b>
Manque de prêtres : vrai problème, fausse solution <i>par Pierre Emonet</i>	
<b>Eglise</b>	<b>13</b>
Chrétienté : du croyant A.O.C. à celui qui s'ignore <i>par Claude Ducarroz</i>	
<b>Pastorale</b>	<b>16</b>
Proposer la foi. En quête d'identité chrétienne <i>par Marc Donzé</i>	
<b>Religions</b>	<b>22</b>
Justice et harmonie. Une interview d'Adolfo Nicolás s.j. <i>par Tomasz Kot et Jan Koenot</i>	
<b>Société</b>	<b>27</b>
Brume sur le mont Fuji. Chronique à fleur de peau <i>par Raymond Voyat</i>	
<b>Société</b>	<b>31</b>
Une Chine contradictoire <i>par Luc Ruedin</i>	
<b>Lettres</b>	<b>34</b>
Le bûcher de la passion <i>par Gérard Joulié</i>	
<b>Livres ouverts</b>	<b>37</b>
Revisiter l'athéisme <i>par Luc Ruedin</i>	
<b>Chronique</b>	<b>44</b>
Extraterrestres <i>par Gladys Théodoloz</i>	

# St Paul a 2000 ans !

Le 28 juin 2008, le pape Benoît XVI annonçait l'ouverture de l'année jubilaire consacrée à l'apôtre Paul, à l'occasion du bimillénaire de sa naissance que les historiens situent entre 7 et 10 après Jésus-Christ. Le but consiste à faire connaître toujours mieux l'immense richesse de l'enseignement des textes pauliniens, « véritable patrimoine de l'humanité rachetée par le Christ », selon les mots du pape. Lors de l'ouverture de l'année, à la basilique romaine Saint-Paul-bors-les-Murs, était présent le patriarche Bartholomée de Constantinople pour souligner le caractère œcuménique de l'événement. Néanmoins l'initiative romaine ne semble pas avoir reçu un appui égal de la part des Eglises réformées, sans doute à cause d'un manque de concertation. Il est cependant important que les chrétiens protestants soient partie prenante, en vertu de l'héritage paulinien dont ils sont des témoins autorisés. La relecture des grands textes pauliniens par Luther et les autres réformateurs n'est-elle pas à l'origine de la Réforme protestante ?

L'intérêt de l'année paulinienne consiste à découvrir, derrière l'icône et l'auréole, l'homme Paul, sa pensée et son action missionnaire. Lors d'un récent voyage sur les pas de Paul, plusieurs pèlerins firent part de leur stupéfaction devant la force qu'incarne le « voyageur du christianisme ». Celui qui se déplace aujourd'hui avec confort pressent l'énergie de celui qui a entrepris des « voyages sans nombre » et enduré d'incessants dangers pour l'annonce de l'Évangile (2<sup>e</sup> Lettre aux Corinthiens 11,26).

Un autre étonnement s'empare du voyageur moderne : entre Antioche et Ephèse, en Turquie, il observe la quasi-disparition des chrétiens, à part quelques centaines, voire quelques milliers dispersés entre la frontière syrienne et Istanbul. A Tarse même, la ville de sa naissance et de son enfance, Paul est un inconnu : seules trois religieuses incarnent une présence discrète de l'Évangile. Au point que le maire de la ville, membre éclairé du parti islamiste modéré au pouvoir, désire éveiller l'attention de ses deux cents mille concitoyens pour accueillir les groupes chrétiens qui traverseront la ville pendant l'année.

*Sans doute l'énigme de la disparition du christianisme en Turquie et dans la région remonte-t-elle à de multiples causes de la longue histoire de ces pays. Mais, plus profondément, je suis convaincu que le phénomène renvoie au cœur du message paulinien : la force inébranlable de la résurrection du Christ-Jésus passe par la croix du Nazaréen et la fragilité du témoin, ainsi que par la faiblesse des Eglises. Paul illustre ce paradoxe. Souvent il subira la contradiction, tentera de réunir et de réconcilier, parfois sans succès, au moins durable. Les particularismes se fermeront à ses perspectives universalistes, sa vision de la liberté chrétienne sera battue en brèche, et pas seulement par les « dangers des faux frères ». Pourtant, vie, pensée et action de Paul inspireront toujours la réforme des Eglises chrétiennes, jusqu'à aujourd'hui. Plusieurs éléments de celle-ci, notamment l'encouragement à la rencontre personnelle de Dieu et du Christ, sont développés dans ce numéro par Marc Donzé et par Adolfo Nicolàs, Général des jésuites.*

*Souhaitons que l'année jubilaire contribue à la redécouverte de la force de l'Évangile qui donne sens aux existences personnelles et aux Eglises chrétiennes. Des initiatives locales, comme celle chez nous du diocèse d'Annecy qui distribue la 1<sup>re</sup> Lettre aux Corinthiens pour la lecture personnelle et en petits groupes, sont utiles. Le film d'Abraham Segal, Le mystère Paul,<sup>1</sup> ainsi que d'autres publications<sup>2</sup> ou encore le Synode des évêques sur la Parole de Dieu, qui s'ouvre à Rome à la fin septembre, pourraient aussi aider à faire connaître l'apôtre et à redécouvrir l'Évangile paulinien, « puissance de Dieu pour le salut de tous ceux qui lui donnent leur foi ».*

**Joseph Hug s.j.**



- 1 • Le film date de 1999 mais est sorti en DVD cette année, aux éditions Montparnasse, Paris.
- 2 • Comme « Paul de Tarse, le voyageur du christianisme », in *Le Monde de la Bible*, Hors série, Paris printemps 2008, 72 p.

■ Info

### Liechtenstein : Eglise-Etat

En accord avec la procédure de séparation entre l'Eglise et l'Etat, le gouvernement de la principauté du Liechtenstein veut redéfinir les rapports entre l'Eglise et l'Etat au sein d'une réglementation. L'Eglise catholique perdrait son statut d'Eglise nationale, pour être traitée au même niveau que les autres communautés religieuses.

L'archevêché de Vaduz a fait une contre-proposition, soutenue par le pape Benoît XVI : un concordat entre le Liechtenstein et le Vatican. Une telle convention de droit international porterait sur les besoins de chaque partie et donnerait lieu à moins de conflits qu'une réglementation définie unilatéralement par l'Etat, estime le vicaire général de l'archidiocèse Markus Walsler. Parmi les éléments susceptibles de figurer dans un concordat : la reconnaissance de l'Eglise catholique comme personne morale, la garantie des propriétés ecclésiales, l'institution d'un impôt de mandat, la garantie d'un service d'aumônerie dans les institutions publiques.

Le vicaire général a rappelé que durant les 50 dernières années, près de 50 Etats ont signé des conventions avec le Vatican, dont l'Allemagne et l'Autriche. (Apic)

■ Info

### Le « bon » œcuménisme

La Communauté de travail des Eglises chrétiennes en Suisse (CTEC) attribuera pour la première fois, en novembre 2008, le label *Œcuménica*. Elle entend distinguer ainsi divers projets œcuméniques (services religieux en commun, églises de gare, etc.) lancés par des pri-

vés, des paroisses ou des organisations ecclésiales, qui mettent en œuvre de façon exemplaire la Charte œcuménique (voir à son sujet l'article de Rik De Gendt, in *choisir*, juin 2001, pp. 9-13, à consulter sur [www.choisir.ch](http://www.choisir.ch)). Une nouveauté en Europe pour un conseil national d'Eglise. L'objectif de ce projet est d'encourager les Eglises et de prouver que l'œcuménisme est bien vivant en Suisse.

« Lorsque vous verrez le label *Œcuménica* de la CTEC sur des brochures ou des lettres d'une organisation se rapportant à un projet, vous pourrez être sûr que ce dernier représente un bon œcuménisme et qu'il mettra en œuvre la Charte œcuménique », explique le pasteur Ruedi Heinzer, président de la CTEC.

■ Info

### Analphabétisme biblique et Témoins de Jéhovah

« La faible connaissance des textes sacrés favorise la diffusion de manipulations considérables et maladroites », a regretté l'*Osservatore Romano* (24 juillet 2008) dans un article consacré aux Témoins de Jéhovah. « Dans le monde occidental, la culture biblique est en régression lente mais constante, et si, d'une part, l'avancée de la sécularisation pose de sérieux problèmes à la prédication des Témoins de Jéhovah, d'un autre côté, un certain analphabétisme religieux peut leur offrir un terrain encore fertile. » Aussi est-il important de favoriser « la formation d'une culture biblique de base ». (Apic)



---

 ■ Info
 

---

## Augmentation des déplacés

Selon le HCR, le nombre de personnes déplacées est passé l'an dernier de 41,8 à 44,3 millions. Plus précisément, le nombre des réfugiés a augmenté de 17,4 à 18,3 millions et les personnes déplacées du fait de conflits de 24 à 26 millions. Avec 3 millions de réfugiés, les Afghans constituent le plus grand groupe, suivis de près par les Iraquiens (2 millions). Viennent ensuite les Colombiens, 552 000, les Soudanais, 523 000, et les Somaliens 457 000.

Les pays qui accueillent le plus de réfugiés sont le Pakistan, la Syrie, l'Iran, l'Allemagne et la Jordanie. Dans le même temps, l'an passé, 2,8 millions de déplacés sont rentrés chez eux, et 75 300 réfugiés ont été réinstallés dans des pays tiers. (*JRS Dispatches*)

---

 ■ Info
 

---

## UE et sans-papiers, colère

Les députés européens ont approuvé le 18 juin la nouvelle loi de l'Union européenne sur l'expulsion des sans-papiers. Elle prévoit en particulier une durée de rétention de 18 mois maximum, l'interdiction de réadmettre un clandestin pendant 5 ans et la possibilité d'expulser les mineurs.

Ce vote a déclenché un profond sentiment d'injustice et de colère en Amérique latine. Du Pérou au Venezuela, en passant par l'Argentine, l'Équateur, la Bolivie et le Brésil, les réactions sont vives dans ces pays qui ont accueilli pendant des siècles des vagues d'immigrés venus du Vieux continent. Le président équatorien Rafael Correa a prôné un front commun pour protester contre

« la directive de la honte » ; le président bolivien Evo Morales a proposé à l'Afrique de se joindre à ce combat pour obtenir le retrait d'une loi qui « porte atteinte à la vie et aux droits des personnes » ; le Vénézuélien Hugo Chavez a menacé de ne plus fournir de pétrole aux pays européens et de riposter par le « retour de leurs investissements ».

De son côté, le cardinal Renato Raffaele Martino, président du Conseil pontifical pour la pastorale des migrants, a également vivement réagi. Il a invité l'Europe à acquérir « un supplément d'âme » afin de ne pas perdre « son propre humanisme », estimant qu'elle avait peut-être besoin d'une réaffirmation d'elle-même. L'UE ne doit pas « dénaturer sa culture » ni « arracher ses racines, dans une vision seulement utilitariste de la vie en commun (...) L'Église n'est certes pas hostile, de manière préconçue, à la volonté européenne de réguler les flux migratoires, mais elle affirme que celle-ci doit non seulement protéger les droits de l'homme, mais aussi se fonder sur eux. » Pour le prélat, les gouvernements et les institutions européennes doivent tenir compte des intérêts nationaux et communautaires, mais dans le contexte du bien commun universel. (*Apic/JRS Dispatches*)

---

 ■ Info
 

---

## Le droit à la mendicité

Dans un entretien au *Corriere della Sera* (8 août), le cardinal Renato Martino, président du Conseil pontifical pour la pastorale des migrants, a qualifié d'« inacceptables » les mesures anti-mendicité adoptées par plusieurs villes italiennes. Il a rappelé que « mendier est un droit humain fondamental pour ceux qui ont faim et froid. Le vrai pauvre a le droit de

chercher comme il peut à obtenir un morceau de pain et à demander l'aide de son prochain. (...) Jusqu'à aujourd'hui, aucun autre moyen permettant de répondre aux cas d'extrême besoin n'a été trouvé et je pense qu'on ne le trouvera pas de sitôt. »

Venise et Florence ont récemment adopté des arrêtés interdisant la mendicité. Des mesures justifiées, disent-elles, par la volonté de lutter contre l'exploitation et le racket de ceux qui sont obligés de mendier sous la contrainte. En Suisse, la ville de Genève a adopté des mesures semblables.

Le cardinal Martino a aussi critiqué le projet du nouveau maire de Rome, Gianni Alemanno, de la droite berlusconienne, d'interdire la fouille des poubelles. Une mesure qui ne vise sans doute pas la « bonne société ». (Apic)

---

■ Info

### Hausse des dépenses militaires

Les dépenses militaires mondiales ont augmenté de 6 % l'an passé, peut-on lire dans le rapport 2008 de l'Institut international de recherche pour la paix (Sipri) de Stockholm, diffusé en juin.

Cette croissance se rattache aux objectifs de la politique étrangère, à des menaces réelles ou présumées, aux conflits (14 principaux en 2007) et aux opérations de maintien de la paix (61 l'an dernier, un record depuis 1999, avec plus de 169 000 personnes employées sur le terrain). Avec une augmentation de 13 %, la Russie se place en tête du bloc de l'Europe de l'Est qui a connu la croissance la plus importante en 2007, tandis que les dépenses des Etats-Unis représentent 45 % du total mondial de ce secteur. (Apic)

---

■ Info

### Religions et sida

Peter Piot, directeur exécutif d'ONUSIDA, programme de coordination des Nations Unies contre le sida, a salué le travail des organisations d'inspiration religieuse dans la campagne contre le VIH/SIDA. Le 5 août, dans le cadre de la XVII<sup>e</sup> Conférence internationale sur le sida (Mexico), il a affirmé que son attitude vis-à-vis de la religion avait changé au cours des treize dernières années (voir son interview par Rilk De Gendt, in *choisir* n° 507, mars 2002, à consulter aussi sur [www.choisir.ch](http://www.choisir.ch)). « Quand j'ai commencé ce travail, je considérais la religion comme l'un des principaux obstacles à notre tâche, en particulier dans le domaine de la prévention. (...) Mais j'ai été le témoin d'exemples magnifiques de traitements et de soins apportés par la communauté religieuse, puis, par la suite, dans le domaine de la prévention. » (Apic)

---

■ Opinion

### Pauvreté et sida

Winston Mina s.j., médecin des Philippines et novice de la Province jésuite du Missouri, a rejoint durant plusieurs mois l'équipe de l'African Jesuit AIDS Network (AJAN), œuvrant dans un dispensaire à Kangemi, Kenya.

« Avant de venir ici, je pensais que j'en savais assez sur le sida. (...) Je connaissais le VIH et ses effets sur le système immunitaire, comment il se transmet, comment le diagnostiquer, quels médicaments prescrire et les principes généraux gouvernant l'emploi des médicaments antirétroviraux (ARV). Au bout de cinq mois à AJAN House, j'ai su que je n'en savais pas assez.

» N'ayant pratiqué la médecine qu'aux Etats-Unis, je ne connaissais pas le rôle fondamental de la pauvreté dans le cours et le traitement du sida. Au Kenya, j'ai rapidement découvert que les ARV sont hors d'atteinte pour la plupart des malades, malgré la disponibilité de médicaments génériques moins chers. Même ceux qui ont accès aux médicaments gratuits ont des difficultés à les prendre parce qu'ils ne peuvent pas payer le trajet jusqu'à l'hôpital ou le coût des tests de laboratoire. (...)

» Je ne me rendais pas compte non plus du fort impact de cette maladie sur la famille, la communauté et la société en général. La maladie est en train de tuer toute une génération de jeunes parents, qui laissent derrière eux une génération d'orphelins et des grands-parents obligés de remplir à nouveau le rôle de parents. Les enfants, les filles surtout, cessent d'aller à l'école pour s'occuper d'un ou des deux parents. Et même s'ils vont à l'école, ils doivent quelquefois manquer les cours parce que leurs enseignants sont eux-mêmes malades. Beaucoup d'enfants finissent par travailler pour compléter le revenu de la famille ou même par se prostituer. Des fermes sont abandonnées parce qu'il n'y a pas assez de personnes robustes pour cultiver la terre, ce qui mène à un accroissement de la pauvreté. C'est un cercle vicieux. (...)

» Au cours de mes études de médecine, j'avais appris quels sont les facteurs de risque. Or la circoncision féminine, les rapports sexuels avec de jeunes vierges n'avaient pas été mentionnés. De même que d'autres facteurs, comme l'instabilité politique et la violence.

» Au Kenya, j'ai découvert une autre vérité : le sida n'est pas seulement un problème médical ; c'est une question complexe de développement et de justice. »  
(AJANews)

## ■ Info

### Le chant grégorien, un remède pour l'âme

« Il y a un instinct dans les cœurs malades des hommes qui les pousse à chercher un remède », a déclaré le Père Karl Wallner, recteur de l'Université pontificale Benoît XVI de Heiligenkreuz (Allemagne), à l'occasion de l'enregistrement du CD *Chant-Musique pour le paradis*. En Angleterre, ce disque a été en juin numéro un des ventes dans le domaine de la musique classique, mais s'est retrouvé aussi parmi les dix premiers dans le classement de la musique pop ! « Le chant grégorien diffuse l'harmonie, la paix et le réconfort au plus profond de l'âme. (...) Dans un monde angoissé par le stress et l'énerverment, la musique sacrée et les chants grégoriens ont toujours été une oasis pour le soulagement de l'âme. Et il semble que beaucoup cherchent avec nostalgie cette oasis. »

Pourquoi le chant grégorien a-t-il toujours été appelé *Le chant des anges* ? « Parce qu'on a senti une résonance d'un autre monde, quelque chose que l'on ne peut calculer avec des mesures précises comme le rythme, l'harmonie et les notes. (...) Les textes sont souvent des citations de la Bible : donc la parole de Dieu qui, de la bouche des hommes, retourne vers Dieu sous une forme chantée. Quant aux compositeurs des mélodies, c'étaient des anonymes consacrés à Dieu, en majorité des moines, qui n'ont pas imaginé cette musique en vue d'un désir de célébrité. Et puis le cœur est fascinant, parce qu'il se situe en-dehors de nos expériences musicales classiques. Il n'y a pas la tonalité du do majeur et du ré mineur ; il n'y a pas de temps, ni de rythme établis ; c'est un chant pour une seule voix. » (*Zenit*)

# Knock-out

*J'aurais aimé commencer ce billet un peu comme cela, avec un ton grave : « C'est fini ! Adieu Vacances, adieu Été... Soleil... Sommeil... » Mon œil ! Coup de théâtre. Cette année, j'ai découvert que je n'aimais pas les vacances. Autant dire qu'un pan de ma vie s'est presque écroulé. Heureusement « presque » seulement.*

*Tout avait si bien commencé, il faisait froid, il pleuvait. C'était le temps idéal pour ne rien faire, ce qui, croyez-moi, est très exigeant. Au pire, j'allais accomplir quelques activités dont je ne profite pas assez en temps normal. Pour moi, c'est lire « inutile ». Parfois des trucs sérieux, mais qui ne me servent strictement à rien ou peut-être seulement à réfléchir ou m'amuser. L'un n'excluant pas l'autre d'ailleurs. Ainsi, au détour des pages, je suis tombé sur une citation d'un poète latin par Sénèque dans une de ses Lettres à Lucilius : « N'est pas heureux qui ne croit pas l'être. Qu'importe, en effet, la situation que tu occupes, si tu la juges mauvaise ? »<sup>1</sup>*

*Après la lecture de ces quelques lignes, pendant un temps qui m'a semblé assez long, il n'y a rien eu, qu'une sorte de flottement. Exactement comme si j'avais reçu un coup de poing en pleine figure. C'était tellement inattendu et violent que je n'ai pas eu le temps d'avoir mal. Dans un moment comme cela, on essaie de se rassurer. D'abord, j'ai pensé avoir mal lu, m'être un peu assoupi, peut-être même avoir rêvé. Du fond de mon fauteuil, un peu sommé, je suis remonté sur le « ring », j'ai essayé de relire Sénèque, lentement... Mais le bougre était plus rapide que moi... j'ai eu l'impression de cracher deux dents et de ne plus rien voir.*

*Il m'a fallu le reste des vacances pour m'en remettre. Et encore... Après ce genre d'expérience, réviser l'histoire de la philosophie n'est pas d'une grande utilité. Atténuer la puissance des mots de Sénèque n'a pas d'intérêt. Trouver une explication psychologique, pas davantage. Le fait est que la pensée de Sénèque m'a obligé à revoir certaines idées que je me faisais de la vie et du bonheur. Le plus cocasse dans cette affaire est que je connaissais ce texte. Je l'avais déjà lu plusieurs fois. Mais à l'évidence, ce jour-là, je me trouvais dans d'autres dispositions pour l'entendre. Disponible, réellement présent.*

*L'expérience ne s'est pas arrêtée là. Peu à peu, au fil des jours, alors que je me remettais lentement, dans un coin de ma mémoire a resurgi un verset de l'Évangile de Marc (11,24) : « ...quand vous priez pour demander quelque chose, croyez que vous l'avez reçu et cela vous sera donné. » Deux... Ils sont deux maintenant sur le « ring » !*

*Je ne suis vraiment plus sûr d'aimer les vacances, parce que c'est maintenant évident : je vais encore cracher quelques dents. Mais je CROIS que cela en vaut la peine.*

**Bruno Fuglistaller s.j.**

1 • Livre I, 9,21.

# Manque de prêtres

## Vrai problème, fausse solution

● ● ● **Pierre Emonet s.j.**, Genève

Pour pallier la diminution du clergé, de nombreux diocèses procèdent à une sorte de remaniement parcellaire. Les paroisses traditionnelles, à la tête desquelles se trouvait le curé, sont fondues en des ensembles plus vastes, appelés « unités pastorales (UP) », confiées à des « équipes pastorales (EP) » composées de prêtres et de laïcs mandatés par l'évêque.

Si l'église est bien toujours au milieu du village, monsieur le curé ne réside plus nécessairement à l'ombre de son clocher et l'eucharistie dominicale n'y est pas assurée chaque semaine. Les fidèles sont invités à se déplacer vers d'autres lieux, au gré d'une planification qui tente en vain de satisfaire tout le monde. Outre la frustration du sentiment d'appartenance à une communauté locale et d'un certain chauvinisme paroissial, reste le problème de ceux et celles qui ne peuvent pas se déplacer, personnes âgées, handicapées ou non motorisées. Cette délocalisation de l'assemblée dominicale laisse chez beaucoup le goût amer de l'éclatement de la communauté paroissiale, tant il est vrai que pour la sensibilité catholique, l'eucharistie « fait » la communauté, dans la mesure où elle est le lieu où les chrétiens prennent conscience de leur cohésion. La théologie la plus classique n'a-t-elle pas enseigné que le premier fruit de l'eucharistie est l'unité de la communauté ecclésiale ?

Si l'Eglise fait l'eucharistie, l'eucharistie à son tour construit l'Eglise. Le lien entre communauté et eucharistie est si essentiel que la communauté chrétienne a besoin de l'eucharistie pour exister. Elle a droit au sacrement qui la fonde et lui permet de maintenir vive la conscience de sa propre identité et de son rattachement au Christ. D'où le malaise diffus devant ces églises sans messes, points de rassemblement désertés, privés du symbole identitaire catholique par manque de prêtres.

Pour y remédier, certains soutiennent qu'une communauté peut très bien désigner un de ses membres pour présider l'assemblée eucharistique. Ordination ou pas, peu importe, un droit plus fondamental l'emporte, celui de toute communauté chrétienne à l'eucharistie. Solution insoutenable au vu d'une tradition unanime : « Une Eglise qui n'a pas de prêtre n'est pas une Eglise », dit saint Jérôme. Si la forme du ministère a varié au cours de l'histoire de l'Eglise, la fraction du pain n'a jamais été laissée à l'initiative spontanée des communautés. Seul le prêtre ordonné est habilité à présider l'eucharistie.

Certes, la communauté peut désigner celui qui recevra l'ordination, mais celle-ci n'est jamais le simple résultat d'un consensus collectif. Une communauté chrétienne qui incarne le Christ ne se donne pas elle-même une tête ; elle la reçoit d'en haut, comme un cadeau transmis de génération en génération.

*La réorganisation administrative des diocèses ne suffit pas à combler le manque de prêtres. Comment dans ce cas concilier le caractère sacré de l'eucharistie et le droit des fidèles à la recevoir régulièrement ? Les solutions actuelles restent bancales face aux réalités des paroisses. Une nouvelle répartition des tâches s'impose entre prêtres et laïcs engagés.*

L'imposition des mains de l'évêque, accompagnée du mandat de témoigner de l'Évangile, symbolise la continuité entre les origines et l'actualité ; elle rattache la communauté à sa source - la période des Apôtres<sup>1</sup> - et la met à l'abri de toute dérive subjective ou idéologique.

Les fidèles ont droit aux sacrements et l'Église est là pour leur distribuer le pain de vie. C'est sa mission essentielle. Tout le reste relève de l'histoire et doit être continuellement réévalué, afin de vérifier s'il est encore au service de l'essentiel ou s'il y fait obstacle. Par exemple, les dispositions juridiques ou disciplinaires mises en place au gré des besoins de la communauté, comme l'imposition du célibat, le refus d'ordonner des hommes mariés et, pour certains, le refus d'ordonner des femmes (bien que ce dernier point soit toujours controversé).

## Pastorale de la parole

Puisque seul le prêtre ordonné peut présider l'assemblée eucharistique et que le manque de prêtres prive la communauté de son droit à l'eucharistie, une solution a été inventée : un ersatz de messe, une liturgie de la Parole accompagnée de la distribution de la communion, l'Assemblée en absence de prêtre (ADAP).

Ces célébrations peuvent se justifier comme un pis-aller dans certains cas d'urgence (lorsqu'un prêtre fait défection) ou pour des aumôneries (hôpitaux, EMS), en lien avec l'eucharistie célébrée dans une paroisse voisine. Elles ne sauraient devenir la règle. Certains théologiens y voient un danger, celui de relativiser l'eucharistie : du moment que la communauté peut se rassembler et entendre la parole, l'eucharistie devient secondaire, comme si l'essentiel était que les chrétiens se retrouvent pour vivre la communauté.

Aussi longtemps que l'ordination d'hommes mariés et un assouplissement de la règle du célibat resteront exclus, une pastorale de la parole et de la convivialité risquera de prendre peu à peu le dessus par rapport à la sacramentalité, en contradiction avec la tradition de l'Église.<sup>2</sup> En s'obstinant à maintenir des éléments purement disciplinaires, qui n'appartiennent pas à la substance même de sa mission, l'institution ecclésiale instaure un divorce entre la pastorale assumée par les laïcs et le sacrement confié au prêtre.<sup>3</sup>

Actuellement, les unités pastorales ne représentent qu'un ultime effort pour distendre un peu plus le tissu paroissial afin de couvrir le terrain pastoral. A force de tirer désespérément sur le manteau, un jour viendra où le point de rupture sera atteint ; le manteau déchiré laissera apparaître la misère qu'il prétendait cacher.

## Manque de laïcs engagés

Il n'est pas certain que le problème soit vraiment la raréfaction du clergé. De l'avis de l'archevêque d'Utrecht, le cardinal Simonis, il y a encore trop de prêtres par rapport au nombre des fidèles. Deux raisons parmi d'autres expliquent le manque actuel de prêtres : le fait que les prêtres assument de trop nombreuses tâches qui ne relèvent pas nécessairement de leur ministère, et le manque de souplesse dans la répartition du clergé.

1 • C'est ce que l'on appelle la succession apostolique.

2 • Cf. le dossier des dominicains hollandais, in *Golias*, n° 117, Villeurbanne décembre 2007, pp. 41-57.

3 • Cf. **Christian Duquoc**, *Je crois en l'Église*, Cerf, Paris 1999, p. 48.

Les tâches qui relèvent de la responsabilité de l'Église peuvent être regroupées sous trois chapitres auxquels correspondent des « ministères »<sup>4</sup> : le témoignage ou l'annonce de la Parole et la proposition de la foi (enseignement du catéchisme, préparation au mariage, formation théologique, groupes bibliques, groupes œcuméniques, dialogue interreligieux, etc.) ; la prière et la liturgie (liturgie, groupes de prière, adoration, célébration des obsèques, etc.) ; le service ou la diaconie (promotion de la justice, prise en charge des malades, des personnes âgées, des défavorisés de toutes sortes, etc.).

A l'exception de la présidence de l'eucharistie et de certains sacrements, ces tâches ne requièrent pas l'ordination. Elles relèvent de la responsabilité des chrétiens, au nom de leur baptême, et des laïcs peuvent et doivent les assumer. Dès lors, plus que les prêtres, ce sont les laïcs responsables qui manquent.<sup>5</sup>

## Des lieux nouveaux

Durant de longs siècles, la paroisse s'est confondue avec la communauté sociale (le village, la commune). Bien que caduc, ce modèle continue d'inspirer les diverses stratégies pour répartir le clergé. Or la paroisse traditionnelle est de moins en moins le lieu où vivent et travaillent les paroissiens. Du point de vue social d'abord, les fidèles passent une bonne partie de leur existence active dans des lieux éclatés : le logement, l'école, le travail, les loisirs, le sport les ancrent

sur d'autres terrains que celui délimité par les frontières paroissiales traditionnelles. L'environnement social où l'on éprouve des joies et des tristesses, où se vivent des solidarités, où on partage des idéaux ou des intérêts, s'est fragmenté. La voiture, le réseau routier, les liaisons faciles, le téléphone, le mail ont changé la notion de proximité, tant et si bien que les relations se font désormais à l'intérieur de réseaux plutôt qu'au niveau d'un voisinage géographique. On ne connaît pas son voisin de palier, par contre on fréquente des collègues de travail ou de loisirs, des personnes rencontrées dans un cours de perfectionnement ou les membres d'un même club. C'est à eux que l'on s'adressera en cas de problème, plutôt qu'à l'inconnu qui vit dans le même immeuble. Le même morcellement gagne de plus en plus la vie religieuse, particulièrement dans les ensembles urbains. Les fidèles aiment choisir eux-mêmes leur communauté, sans contrainte, au gré de leurs relations personnelles, de leurs goûts esthétiques ou de leur sensibilité religieuse. Une personne vit son insertion ecclésiale au sein de plusieurs communautés qui n'incluent pas néces-

*Formation de laïcs aux funérailles, Lyon*



- 4 • Cf. **Albert Rouet**, *Un nouveau visage d'Église. L'expérience des communautés locales à Poitiers*, Bayard, Paris 2005, p. 34 et passim.
- 5 • **Gisbert Greshake**, *Priester sein in dieser Zeit*, Herder, Freiburg 2000, p. 225.

sairement celle de son domicile : elle participe à la liturgie dans un monastère ou une communauté religieuse, fréquente une autre paroisse durant le week-end, partage avec d'autres chrétiens dans une communauté de base ou dans un groupe œcuménique, se ressourcent dans une maison de retraite ou dans un groupe de prière, approfondit la Parole dans un cercle biblique.

Ces lieux divers, qui prennent le relais de la paroisse traditionnelle, incarnent pour ceux qui les fréquentent l'« Eglise de proximité », trop oubliée dans les restructurations actuelles. A la notion de *paroisse* semble succéder celle de *communauté*. Ces nombreux regroupements plus ou moins communautaires sont généralement animés par des laïcs et il faut regretter que certains ne puissent être ordonnés pour y célébrer l'eucharistie.

## Des apôtres itinérants

Mais alors, dans ce paysage éclaté, où est la place du prêtre ? Son rôle n'est certainement plus d'assumer l'ensemble des tâches d'une communauté de plus en plus dispersée, ni même de présider une communauté locale, ce qui est déjà le cas dans les nombreuses paroisses animées par des assistants pastoraux ou dirigées par des *Gemeindeleiter*. Exit le curé jupitérien, animé par une conscience aiguë du pouvoir sacerdotal, désireux d'engendrer des fils spirituels, de les protéger et de les guider. Le prêtre est plutôt appelé à devenir l'apôtre itinérant des débuts du christianisme, soucieux d'accompagner ceux et celles qui assument la responsabilité des divers groupes, pour les confirmer dans la foi et assurer la communion entre les diverses communautés de son secteur.

Représentant de l'Eglise locale présidée par l'évêque, il lui revient de veiller à ce que ces groupes ne se referment pas sur eux-mêmes, comme des sectes, et que l'Evangile y soit lu et vécu en accord avec ce qui a été transmis dès les origines. Témoin de la catholicité, il leur rappelle qu'une communauté n'est « catholique » que dans la mesure où elle s'insère dans un ensemble plus vaste, et que le droit à l'eucharistie ne concerne pas nécessairement n'importe quel rassemblement local mais, avant tout, l'Eglise présidée par l'évêque ou par son représentant.<sup>6</sup> Peu importe qu'il soit célibataire ou marié.

Après des siècles de fonctionnement où le prêtre était censé tout faire et où la communauté paroissiale était essentiellement territoriale, le changement de modèle ne va pas de soi. Ni les prêtres ni les fidèles n'y sont préparés. Pour les uns, la formation commence au séminaire qui ne préparera plus des « monsieur le curé » mais, comme à l'origine, des apôtres itinérants capables d'appuyer des laïcs responsables.

Quant à ces derniers, ils doivent comprendre que la responsabilité d'une communauté n'incombe pas seulement à quelques jeunes destinés au célibat, mais qu'elle fait partie de l'engagement du baptême. Aussi longtemps qu'ils n'assumeront pas une part réelle de responsabilité, toute réorganisation du quadrillage paroissial sera purement quantitative ; elle n'opérera pas les réformes nécessaires et les prêtres continueront à s'épuiser en faisant face à des tâches surhumaines.<sup>7</sup>

P. E.

6 • Gisbert Greshake, op. cit., p. 229.

7 • Idem, note 404.

# Chrétienté

## Du croyant A.O.C. à celui qui s'ignore

●●● **Claude Ducarroz**, Fribourg  
Prévôt de la cathédrale

Il y a encore - heureusement - des chrétiens convaincus et engagés, bien insérés dans leur Eglise, celles et ceux qu'on nomme habituellement « les pratiquants ». Ils ne sont plus des scrupuleux de l'obligation « d'assister chaque dimanche à la messe ». Ils osent s'exprimer de manière plus critique sur ce que dit leur curé ou ce qui vient de Rome. N'empêche qu'ils sont des chrétiens fidèles, solidaires de leur communauté locale, prêts à répondre aux appels lancés pour la faire vivre à travers de multiples services désormais confiés aux laïcs. Ce noyau consistant, mais pas fanatique, on pourrait l'appeler « la chrétienté » d'aujourd'hui, celle qui assure la pérennité de la vie de l'Eglise, celle qui rend un témoignage chrétien au label contrôlé. Des chrétiens A.O.C. en somme.

Il y a ensuite celles et ceux qui ont recours à l'Eglise « de sept en quatorze », à savoir les ex-pratiquants devenus des occasionnels ou des intermittents. Ils gardent quelques souvenirs, plus ou moins bons, de leur temps d'Eglise, celui de leurs premières années. Les circonstan-

ces de la vie, qui les ont menés loin des rivages ecclésiaux, les ramènent parfois dans le giron maternel de l'institution religieuse. Une naissance peut aboutir à une demande de baptême, un mariage peut les conduire à l'église ce jour-là. Ils attendent de leur Eglise des services utiles, pas compliqués ni exigeants. Ils sont de la famille, mais comme des cousins éloignés qu'on retrouve surtout aux enterrements. Ils forment un deuxième cercle, celui d'une « christianité » molle et plutôt opportuniste.

Il y a enfin tous les autres. Je veux parler de ces personnes qui n'osent même pas se définir comme chrétiennes tant elles se sont éloignées de leur Eglise, à moins qu'elles n'y soient jamais entrées vraiment. Mais leur cœur est attaché à certaines valeurs qui ont leur origine et tirent leur fécondité des beaux restes des Eglises dans l'histoire. Ils ne le savent peut-être pas, mais ils nagent dans le bain culturel du christianisme dont ils bénéficient des effets éthiques et civilisateurs. Ne pourrait-on pas les placer dans la nébuleuse d'un certain « christianisme anonyme »<sup>2</sup> ?

La chrétienté, la christianité, le christianisme : peu importent les étiquettes. L'impact du Christ dans les cœurs et les communautés s'opère par cercles diffus d'appartenance et d'influence, qui signalent les divers degrés de communion avec la source christique. Le Christ a dit : « Qui n'est pas avec moi est

*« Dans la religion, j'en prends et j'en laisse. C'est selon. » En quelques mots, ce chrétien standard a décrit le jeu des concurrences sur le marché des diverses religions, ce que d'aucuns appellent le bricolage ou le zapping religieux. Mais il a aussi dépeint, à l'intérieur de la galaxie chrétienne représentée par les Eglises, la mobilité des appartenances et la fluidité des participations. »*

1 • Ces phénomènes ont été vérifiés au Colloque européen des paroisses, à Porto, en juillet 2007. On peut obtenir les actes du Colloque auprès de : denise.brantschen@freesurf.ch.

2 • Cette formule fut largement propagée par le théologien Karl Rahner, même si elle est aujourd'hui remise en question par la théologie du dialogue interreligieux.

contre moi » (Mt 12,30). Il a aussi dit : « Celui qui n'est pas contre nous est pour nous » (Mc 9,40). Qu'est-ce à dire ?

## Comme Jésus

Jésus de Nazareth, le prophète envoyé par le Père, n'a-t-il pas vécu ce que nos Eglises vivent actuellement, à savoir le spectre des appartenances variables et l'instabilité des fidélités fragiles ?

Il a annoncé sa bonne nouvelle aux foules, dans la variété de leurs attentes souvent contradictoires. Les uns souhaitaient se faire guérir,<sup>3</sup> les autres se faire pardonner. D'autres encore grappillaient du pain gratis ou attendaient une vague émotion religieuse devant un prédicateur qui accomplissait des prodiges. Certes, Jésus n'était pas dupe : « Vous me cherchez, non pas parce que vous avez vu des signes, mais parce que vous avez mangé du pain et avez été rassasiés » (Jn 6,26). Il a vérifié cette volatilité quand ces mêmes foules demandèrent sa mort. Mais sa compassion et son accueil pour toute personne dans le besoin ne se sont jamais démentis, même à l'égard de celles qui semblaient les moins désintéressées, voire les moins recommandables aux yeux des super-religieux de son temps. Dans les rencontres très personnelles ou lors d'événements particuliers, Jésus n'a pas cherché à transformer à tout prix le bénéficiaire de sa miséricorde en disciple mature et estampillé. Tantôt le guéri ou le pardonné suit Jésus sur la route, tantôt il retourne à sa vie normale, sans autre exigence que celle de rendre grâce à Dieu pour les bienfaits accomplis par son serviteur Jésus.

Il y a une étonnante gratuité dans les faits et gestes du Christ. De l'amour rayonnant et sauveur ; tout le reste est secondaire. A propos du jeune homme

appelé et aimé, qui préféra ses richesses à la vocation de disciple, Jésus déclara : « Ce qui est impossible pour les hommes est possible pour Dieu » (Lc 18,27).

Bien sûr, il y a les disciples, ce cercle indéterminé de celles et ceux qui l'ont suivi de plus près, à l'écoute de ses paroles, attentifs à ses propositions. Il faut pourtant constater que beaucoup ne l'ont pas accompagné jusqu'au bout, notamment à partir de l'annonce de l'Eucharistie (cf. Jn 6,60 et 66). Ce qui est d'ailleurs significatif, car le langage des sacrements demeure très dur aux oreilles humaines.

Jésus n'en fut pas étonné. Il les a laissés libres, avec un infini respect, même si ce fut avec tristesse. Il ne cessa pas de les aimer, lui qui donna son corps et versa son sang « pour vous et pour une multitude, en rémission des péchés » (Mt 26,26-28).

Et puis surtout, il y eut les Douze, ceux qui partagèrent sa vie « dès le commencement » et continuèrent après la Pâque et la Pentecôte, au point de lancer l'Eglise sous les impulsions de l'Esprit. Mais comment ne pas remarquer que ces mêmes Douze ont passé par des stades de foi fort diversifiés ? On connaît les aléas de leurs tâtonnements et les anti-exploits de leurs abandons. Même les trois plus proches - Pierre, Jacques et Jean - ne furent pas toujours irréprochables quand ils cherchaient à squatter les meilleures places dans le Royaume au lieu d'imiter Jésus qui les invitait à « servir et à donner sa vie pour la multitude » (Mt 20,20-28).

3 • Les guérisons opérées par Jésus touchent autant le physique ou le psychique que le social et le spirituel. Autrement dit « tout l'homme ». (Cf. la mission donnée aux Apôtres en Mt 10,7-8.)

A lire ou à relire

**Sous la direction de Philippe Baud,** *Le christianisme a-t-il un avenir ?* Saint-Augustin, St-Maurice 2001, 216 p.

Jésus a fait avec. Il a cheminé avec tout ce petit peuple bigarré, avec les hauts et les bas des fidélités variables, dans l'amitié et l'indulgence, par des encouragements et des remises en question, jusqu'à constituer son Eglise, grâce aux dons de l'Esprit « qui souffle où il veut ».

## Semer dans la patience

Héritiers d'une telle évangélisation « tous azimuts », nous sommes invités à faire signe plutôt qu'à faire nombre.<sup>4</sup> Le cadeau de l'Evangile doit continuer à être disponible pour tous. Il ne peut y avoir un club de privilégiés qui jouiraient d'un monopole, puisque Jésus nous le répète : « De toutes les nations, faites des disciples » (Mt 28,19). Nous avons à « habiter chrétiennement notre temps ».

Cela ne signifie pas qu'il faille s'attendre à ce que tous les hommes deviennent aussitôt de « bons chrétiens » convaincus et engagés. Nous ne devons jamais l'oublier : l'Evangile, sel de la terre et lumière du monde, ne peut être proposé que comme un levain d'amour dans la pâte humaine, avec les patiences que cela suppose, celles mêmes que Jésus a sans cesse démontrées dans sa vie de prophète itinérant. N'a-t-il pas demandé de semer avec persévérance dans les terrains récalcitrants du monde, avec l'ordre de laisser croître ensemble l'ivraie

avec le bon grain, en donnant le rendez-vous de la moisson dans le Royaume advenu ? (Mt 13,24-30)

A l'heure des restructurations pastorales, il fait bon s'en souvenir. Pas pour se démobiliser comme des déprimés de l'apostolat, mais pour proposer l'Evangile à des libertés fraternelles, avec audace et respect, sans recourir aux raccourcis des intimidations ou des conditionnements sectaires.

N'est-ce pas Jésus qui disait au groupuscule de ses amis : « Sois sans crainte, petit troupeau, car votre Père a trouvé bon de vous donner le Royaume » ? (Lc 12,32). A beaucoup d'autres aussi, notamment à celles et ceux qui auront fait du bien à tous les petits de ce monde, qui sont ses frères (Mt 25).<sup>5</sup> Même sans le savoir.

Cl. D.

## Les 40 ans de la COTMEC

La Commission Tiers-Monde de l'Eglise Catholique fête ses 40 ans d'engagements :

- une conférence de Leonardo Boff,  
*Ecologie : le cri de la terre,*  
*le cri des pauvres,*  
**le 7 octobre, à 18h15,**  
Uni Mail, Genève

- une journée théologique autour de la question :  
*La Terre Promise, c'est encore loin ?*  
**le 22 novembre, de 10h30 à 17h00,**  
Centre paroissial œcuménique de Meyrin

Renseignements :

☎ +41 22 708 00 78, cotmec@worldcom.ch

4 • Il faudrait revisiter ici la théologie de Vatican II qui assigne à l'Eglise la mission profonde d'être sacrement, à savoir « signe et moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité du genre humain » (*Gaudium et spes* n° 42). L'humilité du signe, l'efficacité du moyen !

5 • On n'a pas assez remarqué que, dans ce contexte, personne n'avait reconnu explicitement le Christ, pas plus les envoyés à droite que les condamnés à gauche ! C'est la compassion qui fait la différence.

# Proposer la foi

## En quête d'identité chrétienne

●●● **Marc Donzé**, Fribourg  
Vicaire épiscopal

*L'identité chrétienne est devenue une quête et non plus un héritage. Où se situe son essentiel ? Quels chemins l'évangélisation doit-elle privilégier ? On parle aujourd'hui de « proposer la foi »,<sup>1</sup> voire d'une pastorale d'engagement. Un tournant qui ne peut se prendre qu'avec l'ensemble de l'Eglise, en particulier avec les Conseils de pastorale. Voici le texte abrégé de la conférence de Marc Donzé lors de la 23<sup>e</sup> Coordination interdiocésaine de la Commission de planification pastorale des évêques suisses (octobre 2007).*

« Nous ne cherchons pas à présenter quelque chose de nouveau, mais à reconnaître les conditions nouvelles dans lesquelles nous avons à vivre et à annoncer l'Évangile. Dans ces conditions nouvelles, tout en demeurant les bénéficiaires de l'héritage reçu, nous avons à devenir des « proposants » de la foi. (...) Nous avons à vérifier l'actualité du mystère de la foi et à former une Église qui évangélise en vivant de ce mystère. »<sup>2</sup>

La foi et l'identité chrétiennes ne se transmettent plus que très difficilement. Jusque vers le milieu du XX<sup>e</sup> siècle, l'Église, ses doctrines, ses rites, ses pratiques étaient bien ancrés dans la société, dans la famille et dans l'individu. Rares étaient ceux qui y demeuraient étrangers ou qui se situaient en opposition frontale.<sup>3</sup>

Dans un tel contexte, la foi se transmettait sans grands problèmes au travers de la famille, du catéchisme, de la participation à la vie de l'Église. Même les activités culturelles, sportives, voire politiques touchaient à la vie de l'Église. Les paroisses avaient des théâtres, des fanfares, des clubs de football.

L'identité chrétienne confessionnelle s'inscrivait alors dans la connaissance de la foi au niveau du catéchisme élémentaire, dans la participation aux pratiques de l'Église et même dans la vie culturelle et sociale. Elle servait à se

démарquer d'autres identités chrétiennes, à s'opposer à des mouvements nouveaux considérés comme dangereux (le communisme, par exemple).

Cette identité était prédéterminée par l'Église, qui offrait et imposait tout à la fois ses dogmes, sa morale et sa culture : identité sociale et communautaire dans son origine et sa normativité, bien plus qu'identité personnelle. Mais tout n'était pas si simple. Déjà, dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, l'édifice de la culture et de l'identité chrétiennes se craquelait. De nouveaux phénomènes économiques (la production industrielle), sociaux (l'urbanisation), politiques (l'avènement de l'État-nation), de nouvelles philosophies et de nouveaux savoirs offraient à la société ainsi qu'aux personnes des problèmes ardues, des perspectives inouïes, des possibilités de choix inédites.

Aujourd'hui, la crise de la transmission de la foi est totale. Le tissu ecclésial, social, familial et communautaire qui per-

1 • L'expression *proposition de la foi* a pris une grande importance depuis la lettre de 1996 des évêques de France aux catholiques de leur pays : *Proposer la foi dans la société actuelle*, Cerf, Paris 1996.

2 • Op. cit., p. 41.

3 • Selon une enquête sociologique de 1955, à Zermatt, plus de 95 % des habitants avaient une pratique régulière de la messe dominicale, une profession de foi (presque) orthodoxe et une acceptation au moins notionnelle des commandements moraux.

mettait cette transmission a volé en éclats. Il n'existe plus, ou seulement en petits fragments.

Affrontée à cette nouvelle donne, l'Eglise s'oriente vers une nouvelle stratégie pastorale, qu'elle appelle - du moins en France - la proposition de la foi. Se rendant compte qu'elle ne peut plus insuffler à la société, voire aux personnes, ce qu'elle tient à transmettre de son identité structurelle, doctrinale et morale, elle doit se risquer à simplement proposer sa manière de voir le monde, la société, la personne devant la face de Dieu.

C'est un acte d'humilité, l'Eglise consent à donner et à recevoir (*Gaudium et spes* 44). C'est aussi un acte de reconnaissance du pluralisme des visions du monde et des représentations religieuses. En même temps, c'est un acte d'offrande de sa propre vision et de sa propre représentation, un acte de patience devant la recherche tâtonnante de chaque homme en son individualité. C'est enfin un acte de respect de la liberté de chacun.

## Comment ?

Mais comment se réalise la proposition de la foi ? qu'est-ce que proposer ? et quelle foi proposer ? La question peut être illustrée par deux exemples. Des parents qui demandent le baptême pour leur enfant tout d'abord. Très souvent, ils sont eux-mêmes fort éloignés de l'Eglise et de ses pratiques mais, s'ils viennent, c'est qu'il leur reste des parcelles de foi, comme aimait à dire Frère Roger de Taizé. Proposer la foi, c'est accueillir leur demande et la faire évoluer. On ne fixe pas d'abord la date et les modalités du baptême, mais on propose un cheminement de dimension modeste, qui permette un aller et retour entre la

recherche des parents et la foi de l'Eglise. Ce cheminement est individualisé, mais, à certains moments, il prend une tournure communautaire car il vise aussi à faire entrer les parents dans un cercle de relations ecclésiales : avec le groupe de préparation au baptême, avec d'autres familles qui présentent leur enfant pour le baptême, avec l'ensemble de la communauté chrétienne.

Autre exemple : la présence de l'Eglise dans les médias, en particulier dans les débats. Les points de vue issus de la foi sont proposés parmi d'autres ; ils n'ont pas de position d'autorité particulière. Ils contribuent à la recherche de la sagesse et ne tirent leur autorité que de leur pertinence. Ils n'ont de chance d'être entendus que s'ils entrent en dialogue avec les autres points de vue et s'ils se présentent de manière suffisamment profilée pour faire une proposition originale et audible. Il suffit de penser à la manière dont l'abbé Pierre intervenait dans les médias : fraternel, critique, profilé.

A partir de ces deux exemples, on voit que le *comment* prend quatre aspects. D'abord, l'accueil des personnes, de leurs histoires et de leurs demandes doit être fraternel. Cela signifie qu'il doit permettre d'entrer dans la problématique, le désir, la quête de l'autre. Mais un accueil fraternel n'est pas forcément un accueil béatement positif, bénissant tout ce qui passe. Il doit s'ouvrir à une double proposition : celle d'un dialogue et celle d'un cheminement. Il s'agit de poser la foi devant ceux qui dialoguent, ainsi que le suggère l'étymologie du mot « proposition ». J'aime à appeler ce moment *l'offrande de la foi*.

La proposition de la foi implique aussi un *cheminement*. La foi n'est pas seulement une connaissance, pour laquelle suffirait une argumentation. Elle est une

vie, qui s'apprend avec d'autres qui essaient d'en vivre et qui par-là même en sont témoins. L'Eglise des premiers temps avait magnifiquement compris cela en inventant des processus de type catéchuménal.

Enfin, si la proposition arrive à sa complétude, il aboutit au moment de *faire communion*. C'est un moment de célébration où le cheminement se trouve scellé devant Dieu et où il est en même temps relancé, car la route de la foi n'est jamais finie. C'est aussi un mo-

ment ecclésial qui manifeste le caractère communautaire de la route de la foi, où tous ont donné et reçu.

Finalement, avec la proposition de la foi, l'Eglise n'invente rien. Elle réactualise le cheminement d'Emmaüs. Jésus accueille la situation de vie des pèlerins d'Emmaüs, leur désespoir, leur tristesse ; il met devant eux (pro-*pose*) l'interprétation qu'en donne l'Écriture ; il fait route fraternelle avec eux, longuement ; il fait communion avec eux, à l'auberge. Et puis, la route continue.

Cette route d'Emmaüs implique pour l'Eglise d'aujourd'hui un changement important : elle ne peut plus se présenter comme celle qui sait ; elle est invitée à se présenter comme celle qui offre et qui fait route commune avec les hommes.

## Quelle foi proposer ?

Le temps n'est pas si éloigné où l'on pensait que l'important était d'enseigner le contenu de la foi (*fides quae*) et que cela suffisait à transmettre la foi. La catéchèse se présentait alors comme un digest du dogme et de la morale ; l'Écriture et l'histoire y avaient la portion congrue. Cependant, il y avait en ce temps-là un ensemble de pratiques et un tissu socio-ecclésial qui complétaient comme naturellement la part d'enseignement et qui permettaient tant bien que mal d'accéder à l'exercice concret et vécu de la foi (*fides qua*).

Aujourd'hui, enseigner le contenu de la foi est devenu notoirement insuffisant, puisque l'accès aux pratiques ecclésiales est devenu fort mince. Enseigner le contenu de la foi risque de ne donner qu'une approche notionnelle de la foi, une approche qui ne change pas la vie. Il importe donc de renverser la perspective et, d'abord, d'offrir à voir et à con-



naître ce que vivent les croyants de façon personnelle et communautaire et, à l'intérieur de cette offrande, de dire les sources de la foi (Écriture et tradition), les raisons humaines et spirituelles de croire, les motivations pour mener une vie fraternelle, juste, aimante et espérante. « Venez et voyez », disait déjà Jésus aux premiers disciples.

Le moment premier de la proposition de la foi est donc le témoignage. Le proposant donne à voir sa propre vie de foi ; il atteste en quoi elle est un chemin d'humanisation et de bonheur, un chemin d'accomplissement de la vocation humaine, un chemin de socialisation dans la fraternité en présence du Dieu d'Amour, révélé en Jésus-Christ. Ce témoignage est vivant ; il est toujours en recherche et en évolution selon les circonstances de la biographie. Il ne s'impose pas ; il est offert comme lumière, comme dévoilement de la profondeur de l'homme et de la Présence de Dieu.

C'est pourquoi l'évangélisation et la catéchèse changent profondément, en particulier pour les jeunes et les adultes. Le catéchète devient un témoin, plus qu'un enseignant. Il doit pouvoir « rendre raison de l'espérance qui est en lui », selon le mot de saint Pierre. Il est appelé à faire monstration du lien qu'il réalise entre Jésus-Christ et sa propre vie, entre l'Écriture et les choix de son existence. Il doit apprendre à celui qui reçoit la proposition de la foi, comment ce dernier peut réaliser lui aussi cet aller et retour entre la lumière de la foi et la vie au quotidien. Il doit lui apprendre comment il peut faire des expériences avec les expériences du Christ, des prophètes, des disciples, de l'Église.

Le catéchète est aussi appelé à offrir des espaces de rencontre, de prière, de réflexion, de partage ; des lieux communautaires qui permettent un cheminement commun, qui permettent plus

encore une « incarnation concrète » de la découverte de foi, qu'elle soit saisonnière ou quotidienne.

Témoignage adéquatement informé, possibilités d'expériences avec l'Évangile, lieux d'ecclésiatisation : ainsi peut se décliner le *quoi* de la proposition de la foi.

## Qui propose la foi ?

Il ressort clairement des réflexions précédentes que seuls les témoins sont appelés à proposer la foi, comme l'exprime si bien saint Luc (Lc 24) dans l'envoi en mission du Christ après Pâques. Des sociologues cependant distinguent trois niveaux, qui s'interpénètrent et se complètent, dans l'action de l'Église et des chrétiens pour communiquer et vivre la foi : la grande Église, le groupe comme communauté particulière, l'expérience personnelle.

La grande Église procède au travers de son organisation, de sa structure, de ses déclarations. Elle apporte le cadre général à la définition de la foi ; elle est garante de la rectitude de la foi. Mais dans le chemin de foi, il y a pratiquement toujours un groupe (mouvement, communauté de base, abbaye, paroisse, etc.) au travers duquel la foi est apprise de façon vivante, dans lequel il est possible de faire une expérience de la réalité existentielle de la foi. Enfin, il y a la conviction que chaque personne, animée par l'Esprit, peut faire quelque expérience intérieure et mystique de la présence de Dieu. Dans cette ligne, la rencontre inter-personnelle constitue un lieu privilégié où le partage des expériences de foi vécues peut susciter des prises de conscience, des approfondissements, des engagements renouvelés.

Ces trois niveaux vont permettre à la foi de chacun de trouver son identité. Celle-ci sera formée à la fois de l'expérience personnelle de la rencontre de Dieu, de la participation plus ou moins étroite aux rites, aux pratiques, aux relations communautaires, ainsi que du regard vers la grande Eglise, pour que le cadre qui définit l'identité de la foi ne soit pas totalement livré à la subjectivité personnelle ou groupale.

## Identité chrétienne

Il s'avère stimulant de reprendre la problématique de la proposition de la foi en termes de construction de l'identité. Hier, l'identité personnelle était très largement prescrite par l'institution ; la personne ne pouvait que colorer un peu cette prédétermination ; dès lors, l'orthodoxie et l'orthopraxie étaient largement sauvegardées. Aujourd'hui, « la synthèse est dans l'individu ». Chaque personne fabrique son identité à partir de ses besoins, de ses désirs, de ses rencontres.

Hier, on appartenait essentiellement à sa paroisse. Aujourd'hui, on va là où cela nous fait du bien : à tel endroit la messe, puisqu'il y est bien prêché ou bien encensé ; à tel autre endroit, un groupe de réflexion ou d'action, puisque l'atmosphère y est fraternelle ; à certains moments, rendez-vous dans une abbaye pour un ressourcement bienfaisant ; même une retraite bouddhiste peut entrer en ligne de compte. La synthèse religieuse, voire chrétienne, est donc bien dans l'individu.

De quelle logique procède ce bricolage ? D'une part, il y a la logique de la consommation : le marché du religieux offre une multitude de possibilités. Il permet de choisir ce qui convient le mieux ou ce qui est le moins dispendieux en efforts et en investissements. D'autre part, on

trouve le subjectivisme individuel. C'est l'individu qui décide de ce qui lui convient, de ce qui est vrai pour lui, lui donne sens, l'épanouit et le nourrit.<sup>4</sup> Mais l'individu a aussi besoin de reconnaissance et d'intégration. Il va donc choisir des doctrines et des pratiques qui sont au moins attestées par un groupe témoin, en lequel il a confiance (ce groupe témoin peut être l'Eglise ou plutôt une communauté particulière d'Eglise). Il va vouloir s'intégrer dans un groupe socio-ecclésial où sa recherche est acceptée, ses compétences reconnues ou son service bienvenu. On trouve ainsi une sorte de balancement entre le subjectivisme et le besoin d'intégration. L'identité est donc à la fois individuelle et en relation.

Cette situation pose à l'Eglise des problèmes redoutables. Comment doit-elle se situer ? D'abord, l'Eglise doit continuer d'offrir la foi en son contenu et en ses pratiques de façon vraie et claire. En ce sens, elle continue de se porter garante de la lumière et de la vérité de la foi. Cependant, il est hautement souhaitable, voire impératif qu'elle change de style. Ce n'est pas en condamnant, en prescrivant, en moralisant qu'elle demeure un garant crédible. Le dépôt de la foi, elle l'a reçu. Elle est appelée à le vivre d'abord, puis à le réinterpréter sans cesse en fonction des exigences du temps, à l'ouvrir aux apports que l'Esprit inspire aux hommes, à l'offrir humblement comme un chemin de bonheur et d'accomplissement. Car la seule pertinence vraiment reconnue en notre temps est la pertinence existentielle.

4 • Cf. les articles de Pierre Emonet et Claude Ducarroz, aux pp. 9-12 et 13-15 de ce numéro.

Ensuite, l'Église doit offrir une multitude de possibilités aux personnes pour que ces dernières trouvent ce dont elles ont besoin : cheminements dans les grands moments de la vie ; rites attrayants ; groupes de recherches ; possibilités d'action caritative ; possibilités d'intégration à des communautés sous des formes diverses. Ces offres doivent être claires, bien profilées et de qualité.

## Une pastorale d'engendrement

Une objection est souvent avancée. Que l'identité chrétienne soit le consentement plus ou moins libre aux prescriptions de l'Église ou qu'elle soit le bricolage subjectif du chemin de sens et de bonheur offert en Christ, n'est-ce pas finalement passer à côté de l'essentiel ? L'identité chrétienne tient *essentielle-ment* dans la rencontre intime et vivante avec le Christ. Elle est d'abord une relation interpersonnelle (et mystique) avec Celui qui est le chemin, la vérité et la vie ; une relation qui se joue au plus intime de l'être : « *interior intimo meo* », disait saint Augustin. Tout le reste en découle : connaissance aimante de l'Écriture et de la Tradition, rites, sacrements, appartenances communautaires, service des pauvres et de la justice, etc. Une fois que la rencontre est faite, la vie se trouve transformée en Christ ; c'est une nouvelle naissance.

C'est là le but suprême de la proposition de la foi : que la personne devienne véritablement *être-en-Christ*. Je pense que cette approche, théologique bien plus que sociologique, de l'identité chrétienne doit prendre une place première. De nombreuses voix en France voudraient d'ailleurs remplacer la thématique de la proposition de la foi par une pastorale d'engendrement. En d'autres termes, la

pointe de la pastorale devrait viser la nouvelle naissance en Christ, qui constitue comme un engendrement nouveau. Dès lors, la pastorale devrait porter des accents nouveaux. Ce qui devient premier, c'est d'offrir à chacun les conditions de possibilité de cette rencontre intime avec le Christ. La rencontre elle-même échappe à nos prises ; elle relève du mystère de la personne dans son ouverture à l'Esprit saint. Car « Dieu transparaît plus qu'il n'apparaît » (Maurice Zundel). Au travers de celui, de ceux qui vivent vraiment en Christ, Dieu transparaît. Il se donne à voir. Il peut toucher le cœur. La possibilité de la rencontre intime trouve une figure.

Théologiquement, on retrouve ici la notion d'Église sacrement de la rencontre de Dieu (cf. *Lumen gentium* 1). La personne en Christ, à sa manière, est aussi sacrement de la rencontre de Dieu. L'exigence ici est celle de la sainteté. Car devenir transparence de Dieu se réalise au cœur de l'intime et cohérente passion dans la rencontre du Christ.

On retrouve ici l'une des notions les plus prisées de nos contemporains : l'authenticité. L'Église ne devient sacrement lisible et reconnaissable que dans la mesure de sa fidélité à son Seigneur.

M. D.

# Justice et harmonie

## Une interview d'Adolfo Nicolàs s.j.

●●● **Tomasz Kot s.j.**, Varsovie  
 rédacteur en chef de « *Przegląd Powszechny* »  
**Jan Koenot s.j.**, Bruxelles  
 provincial de la Belgique flamande

*La 35<sup>e</sup> Congrégation générale de la Compagnie de Jésus a élu en début d'année le Père Adolfo Nicolàs, supérieur général des jésuites. Pour cet ancien provincial du Japon (1993-1999) et modérateur de la Conférence des provinciaux jésuites d'Asie de l'Est et d'Océanie (2004-2007), certains concepts spirituels asiatiques, notamment l'harmonie et l'encouragement de l'expérience personnelle, pourraient soutenir les chrétiens dans leurs chemins de foi. Extraits d'une interview réalisée après son élection.<sup>1</sup>*

**T. K. et J. K. :** *Depuis les années septante, la promotion de la justice et le service de la foi ont été placés au cœur de la mission de la Compagnie. La compréhension du mot « justice » a évolué. Comment cette notion a-t-elle été reçue en Asie ?*

**Adolfo Nicolàs :** Cela a été un grand problème, en particulier au Japon ! Le décret IV de la 32<sup>e</sup> Congrégation générale<sup>2</sup> de la Compagnie était un document massivement européen. La justice est un concept qui s'est développé en Europe, au cours de siècles de transformation sociale et de maintes confrontations. Il relève d'un important combat interne, ce qui va à rebrousse-poil de la sensibilité japonaise.

Après la 32<sup>e</sup> Congrégation générale, nous avons donc eu d'innombrables débats en Extrême-Orient. Les Japonais trouvaient que cet intérêt pour la justice ne correspondait pas à leur expérience spirituelle. L'engagement pour la justice résonnait mal dans leur cœur et leur spiritualité. Nous n'en fûmes peut-être pas assez conscients.

Suite à la 32<sup>e</sup> Congrégation générale, nous avons voulu intégrer directement le concept de justice et avons forcé les choses de l'extérieur. Nous n'avons pas laissé le temps à ces nouvelles idées de surgir de l'intérieur, ce qui aurait été bien

plus enrichissant et acceptable. Dans un processus proprement ignacien, nous aurions invité les gens à découvrir la justice au cœur de leur rencontre avec le Christ.

Des intellectuels asiatiques ont alors fait remarquer que la justice en Asie n'était pas celle de l'Europe. Dans la société traditionnelle nippone (la société moderne est en train de tout changer), les valeurs de base sont l'harmonie dans les relations avec tout un chacun, et la paix dans la communauté où chacun a sa place et son rôle. Le concept de justice paraît menacer cette harmonie de base. Le confucianisme n'a d'ailleurs pas de concept de justice ; il s'agit de la justice qui découle de l'harmonie, ce qui est bien différent.

Parfois, l'harmonie nippone sous-entend une harmonie « pour éviter les crises » : « j'évite les problèmes et lorsque j'en ai

1 • Ces questions ont été préparées avec la collaboration d'Albert Longchamp s.j., provincial des jésuites de Suisse, et de Carlo Casalone s.j., vice-directeur de *Aggiornamenti Sociali*. Une première partie de l'interview a été publiée dans *choisir* n° 582, juin 2008, pp. 13-17.

2 • Au cours de cette Congrégation (1974 et 1975), la Compagnie de Jésus a défini sa mission par « le service de la foi, dont la promotion de la justice constitue une exigence absolue ». Ces orientations ont été confirmées par les 33<sup>e</sup> et 34<sup>e</sup> Congrégations générales. (n.d.l.r.)

un, je me retire », ce qui n'est pas très propice au développement, même si c'est un réflexe bien humain et compréhensible. Si le christianisme peut aider à reconstruire l'harmonie après une crise, à rassembler les éléments et à construire une nouvelle communauté, ce sera une très bonne contribution.

Aujourd'hui, le concept de justice est mieux accepté au Japon car les gens comprennent comment et pourquoi la Bible en parle. Spécialement depuis que la 34<sup>e</sup> Congrégation générale des jésuites l'a placé dans le contexte de la culture et du dialogue. La justice n'apparaît plus aussi menaçante mais plutôt comme une dimension de la foi.

*Pensez-vous que la Compagnie de Jésus en Occident peut apprendre quelque chose de ces concepts orientaux, par exemple celui de l'harmonie, pour repenser la justice ?<sup>3</sup>*

Oui, je le pense. Au Japon, les gens sont très compatissants. Tout comme le christianisme, le bouddhisme a répandu la compassion comme vertu de base. S'il y a quelque chose de clair dans le bouddhisme, c'est bien la réalité de la souffrance. Tout le monde souffre, y compris vous-même. S'ensuit le processus pour éviter la souffrance, le détachement, et pour apprendre à lui faire face, la compassion, qui est la réponse à la souffrance. C'est une formidable vertu qui provient du cœur, alors que la justice, elle, s'entend comme quelque chose de purement intellectuel.

Si l'on prend la compassion bouddhiste comme un pont, cela peut nous aider parce que nous aussi la ressentons et qu'elle est profondément chrétienne. On se rend compte alors que l'harmonie est au service de la compassion, qu'elle vise à éviter que les gens ne souffrent. L'harmonie signifie : « Tu gardes ta place, tu acceptes un certain ordre de la société et tu permets que d'autres vivent en paix et agissent selon leurs propres devoirs. »

*Dans l'idée occidentale de la justice, on trouve le désir d'agir pour transformer le monde. En Orient, la compassion n'a-t-elle pas plus à faire avec l'acceptation de la réalité ?*

Peut-être que dans une perspective occidentale les choses se présentent effectivement ainsi : l'idée de justice est liée à celle de changement, celui de la société d'abord car le problème est structurel et non pas individuel. D'où l'évolution des structures en premier lieu. Mais si l'on approfondit le confucianisme, on constate qu'il s'intéresse à la société selon l'axiome suivant : une société injuste ne devrait pas exister. Il y a une présupposition essentielle : son but est une société juste et harmonieuse.

Le problème - et c'est là où intervient la question des idéologies -, c'est que ces idées peuvent facilement manipuler le concept de justice. Il y a des politiciens très intelligents en Asie, mais corrompus et injustes, qui utilisent la tradition confucéenne afin d'éviter de changer les choses qui devraient vraiment l'être et pour préserver ainsi leurs intérêts. Pourtant le concept d'harmonie est ouvert en soi au changement social. Prenez les jeunes au Japon : ils ont profondément intégré leurs racines, tout en ré-exprimant ce que nous nous appe-

3 • Cf. la réflexion théologique de la **Fédération des conférences épiscopales d'Asie (FABC)**, « Les chrétiens et la recherche asiatique de l'harmonie », in *Eglises d'Asie* n° 227, septembre 1996, 7 p. (n.d.l.r.)

lons « justice » en des termes qui traduisent leurs propres désirs de société différente. Eux et nous parlons finalement le même langage.

Cependant il reste vrai qu'à moyen terme, la justice est plus « engageante à l'action » que l'harmonie. L'harmonie, finalement, c'est le *shalom* de la Bible. Ce qui sous-entend un changement total du monde, une harmonie avec les animaux et toute la création, dépassant donc la société humaine. C'est une utopie, un concept révolutionnaire parce qu'utopique.

*A l'heure de la globalisation et de la complexification des problèmes, on se sent impuissant. Comment préserver la responsabilité personnelle de la justice ? La sagesse orientale peut-elle enseigner aux Européens quelque chose d'utile ?*

Je ne crois pas qu'il existe une sagesse qui contienne toutes les réponses aux problèmes qui se posent. Chaque tradition, chaque sagesse est imparfaite et toujours en processus, *in fieri*. C'est pourquoi on ne peut prétendre trouver toutes les solutions en Extrême-Orient ! Seul un dialogue des civilisations, des cultures et des peuples peut produire quelque chose de plus riche que ce que nous avons présentement.

Que peut-on cependant apprendre de l'Orient ? D'abord, une humilité de base qui nous mène à reconnaître nos limites. Lorsque j'ai débarqué au Japon, j'ai remarqué que les Japonais étaient bien plus humbles que tous les Européens que j'avais rencontrés. Ils ont des convictions, ils pensent beaucoup, ils sont très réfléchis, mais ils parlent avec humilité et savent qu'un être humain est un mystère. Ils se rendent compte qu'ils ignorent beaucoup à propos d'eux-

mêmes et des autres et ils sont toujours surpris que l'on parle de Dieu avec assurance.

On rencontre aussi cette humilité d'expression chez les moines bouddhistes : « On sait vraiment très peu de choses. Quand on en vient au mystère, on n'en sait pas grand-chose. On cherche, on reste dynamique dans cette recherche, on apprend sans cesse. » Cette attitude contraste avec l'assurance presque agressive avec laquelle nombre de nos missionnaires prêchent « la vérité ».

Autre chose m'a interpellé ainsi que certains de mes compagnons jésuites en Orient : la résistance des Japonais à l'encontre des personnages messianiques. Nous avons une tradition messianique en Occident ; nous sommes en recherche de quelqu'un tel le Christ, qui vient et apporte des réponses, des nouvelles perspectives qui, finalement, signifient le Salut. Les Japonais détestent cela viscéralement : voir quelqu'un proclamer qu'il possède tout diminue sensiblement sa crédibilité.

Troisièmement : un Japonais fera de son mieux pour ne jamais rompre l'unité de la communauté, même s'il a raison. Il se dira : « Je dois servir la communauté car ensemble, nous sommes quelqu'un, seul, je ne suis rien. » C'est une culture communautaire. Ainsi on y trouve ces aphorismes : « On enfoncera le clou qui dépasse un peu » ou « Laisse le plus gros poisson t'avalier. » Nous, nous nous battons contre le gros poisson, et eux conseillent de se laisser avaler par lui ! Pourquoi ? Parce que dans le gros poisson, il y a la communauté tout entière qui les ceint et ils s'y trouvent pour l'aider. Cette communauté peut être la nation ou le corps de métier où l'on travaille.

Cependant, même au Japon, on perd aujourd'hui le sens de la communauté. Les gens deviennent égoïstes, ce qui engendre la désorientation : problèmes entre générations, criminalité au sein des familles, suicides des enfants, etc. Certains évêques japonais relèvent qu'il s'agit des marques d'une société malade. La raison de cette maladie ? La perte de la cohésion sociale parce que l'union, disons, religieuse a été perdue. Pour nous jésuites, ce respect de la communauté est également une valeur importante. Cela m'a personnellement aidé à recouvrer la relation à l'Eglise de manière paisible. Même si on a raison, briser la communauté cause à long terme d'irréversibles dommages. Rappelons-nous en !

Finalement, la quatrième chose que j'ai apprise en Orient, c'est de ne pas articuler les idées de façon rigide et dogmatique. Dire à des auditeurs : « Ceci est la vérité et si vous ne la comprenez pas, je suis prêt à vous donner un séminaire pour que vous la compreniez mieux », ne passe pas. Il faut présenter les choses de telle sorte qu'elles puissent aider les gens à grandir. Cela demande une capacité de changement et de mouvement, ainsi que de ne pas rendre absolue sa propre compréhension limitée des choses.

*Vous parlez d'unité et de communion. Il y a de plus en plus de diversités dans la Compagnie et dans l'Eglise. Comment préserver la communion ?*

Restons en contact et continuons à communiquer ! Regardez les jeunes. Ils ont un sens de l'événement : ils voyagent, ils contactent d'autres jeunes en ouvrant des blogs et en envoyant des e-mails. Si vous perdez le contact, vous perdez également l'expérience. Prenez

une personne qui se rend, avec ses inévitables préjugés, dans un pays en voie de développement et change de point de vue. Si une fois rentrée chez elle, elle ne cultive pas ce nouveau regard, elle retombera dans ses clichés.

L'expérience est un terme bien ambigu. En trois ans, certains peuvent avoir une très riche expérience, alors que d'autres, en trente ans, ne connaissent qu'une seule expérience répétée vingt-neuf fois ! L'expérience dépend de l'habileté à percevoir les choses sous différentes dimensions et à y réfléchir.

Ce que l'Eglise a souvent offert, ce sont des pratiques, des rituels. Nous avons finalement consacré peu de temps à l'Esprit qui souffle la vie dans ces pratiques. Il en résulte de nombreux déshantés du christianisme et de l'Eglise.

*Mont Hiei, rencontre interreligieuse (2001)*



En Asie, le bouddhisme pour sa part reste très présent. Pourquoi ? Parce qu'au cœur du bouddhisme et de son « travail pastoral », il y a l'idée de l'expérience. Le bouddhisme n'est pas un ensemble de doctrines, on y pratique un minimum d'obligations religieuses ; il s'agit plutôt d'aider les intéressés à se diriger vers une forme de méditation, de détachement, de paix intérieure.

Avoir une source d'expérience, une direction dans l'expérience est, je crois, ce qui amène la consolation et rend possible la fidélité. Autrement, celle-ci devient un choix trivial : faire ce que nous avons toujours fait. Pour au bout du compte rejeter ce qui est pesant afin d'alléger le tout !

Or il y a quelque chose que nous ne pouvons pas jeter au loin, quelque chose qu'Ignace jugeait très important, en lien avec la vérité de l'expérience universelle du catholicisme, même s'il le mentionnait en termes d'expérience, de processus de sa propre vie. La seule manière de savoir qui nous sommes, c'est de regarder à l'intérieur de nous en utilisant l'expérience de l'Eglise. On devrait proposer des processus à vivre plutôt que des systèmes d'idées à apprendre.

*Le pape insiste sur la fidélité à la doctrine catholique, sur l'expression correcte de la foi chrétienne. N'y a-t-il pas une tension entre l'enseignement doctrinal et l'expérience religieuse dont vous venez de parler, où on s'engage dans un processus de transformation et d'approfondissement des choses ?*

Oui, il y a une tension véritable entre les deux. Et c'est exactement là où le défi se pose pour les jésuites : présenter sans rigidité ce dont parle le pape, mais ensuite expliquer aux gens qu'il s'agit là d'un long processus.

Le pape veut garder vivant ce qui maintient la tradition de l'Eglise et qui a traversé les siècles et des milliers d'expériences, que dis-je, des millions ! Mais si vous voulez comprendre ce qu'il dit, il faut commencer par le début et suivre le processus de développement. Si l'on commence par la conclusion, par la doctrine, on risque de n'aller nulle part. Or on le fait bien souvent, en s'en tenant aux catéchismes difficiles à digérer et qui n'ont pas la texture de toutes les expériences individuelles des membres de la communauté des croyants.

Nous, les jésuites, devons aider le pape en rendant ce qu'il dit compréhensible pour tous : il nous faut construire des ponts pour que les gens suivent le processus. Qu'ils ne se fixent pas sur les conclusions, mais voient qu'elles corroborent la base de leur propre expérience.

Le credo est la formulation qui résume nos expériences. Il n'ôte pas l'utilité de toutes nos expériences, ni ne les annihile. Au contraire. C'est comme une flèche qui indique où commencer. Les Chinois ou les Indiens - on ne sait pas très bien qui est l'auteur originel de cette maxime - disent : « Le sage pointe son doigt sur la lune mais le fou regarde le doigt. » Si le pape dit « Regarde la lune », on ne devrait pas regarder son doigt ! On devrait continuer à contempler la lune.

Les doctrines nous aident à faire l'expérience de Dieu ou du moins à comprendre nos expériences de Dieu, mais elles ne sont pas les expériences de Dieu.

**T. K. et J. K.**

(traduction Th. Schelling)

# Brume sur le mont Fuji

## Chronique à fleur de peau

●●● **Raymond Voyat**, Paris

*Ecrivain, traducteur, spécialiste de la culture japonaise<sup>1</sup>*

Le ciel est légèrement brumeux, mais au moment où l'avion amorce sa descente finale sur la piste de Narita, à 60 km de Tôkyô, le mont Fuji, qui daigne parfois accueillir les voyageurs, apparaît, distant et coiffé de neige. Les collines couvertes de bambous et de cèdres alternent avec les rizières asséchées de novembre et les routes étroites qui sillonnent entre les installations industrielles en périphérie de la métropole. C'est le Japon, tel qu'il est devenu, une des premières puissances mondiales. La partie rénovée de l'aéroport où l'avion dégorge ses passagers est vaste et lumineuse, une succession de tapis et d'escaliers roulants où la même voix de femme invite à la prudence. Mais ce conseil inlassablement répété devient oppressant, parce qu'il donne l'impression de faire du sur-place pendant des centaines de mètres.

La procédure d'entrée dans ce pays a toujours été courtoise bien que distante, obligeant tout postulant à adopter dès ses premiers pas le rythme digne et stressé de ses habitants. Les formalités ont changé cependant et un nouveau

rituel d'immigration, instantané au flash et empreintes des deux index collectées automatiquement par un préposé qui interroge en parallèle sa banque de données, s'ajoute à celui auquel j'étais habitué. Première expérience au cours de ce séjour qui, comme chaque fois depuis trente ans, remodèle l'image mentale et affective que je me fais du Japon, accueillant mais secret et toujours aussi malaisé d'accès.

Les Japonais voyagent nombreux, le plus souvent par groupes formés d'ainés enhardis ou de jeunes en visite-éclair à l'étranger, pilotés par des accompagnateurs informés, dévoués et épuisés dès le hall de départ. Dans cette masse, les cadres cravatés et armés de leurs portables sont en minorité, une minorité de chevilles ouvrières indispensables qui assure le succès du « made in Japan ».

### L'île des plaisirs

Arrivé en ville, je ne vais cesser de croiser à tout moment de la journée des masses bariolées et désinvoltes de jeunes. On dirait que Tôkyô est devenue une « île des plaisirs » comme dans *Pi-nocchio*, destinée à une population affranchie de soucis concernant l'avenir, le travail ou les études. Vitrites et ensei-

*Le Japon a vu son économie progresser après la Deuxième Guerre mondiale à un rythme extraordinaire, au point de devenir une grande nation industrielle, parmi les plus puissantes du monde. C'est ce qu'on a appelé le « miracle japonais » (1950-1960). Aujourd'hui, le pays semble vivre sur ses acquis ; en Asie, la Chine et le Vietnam affichent des croissances économiques supérieures. Grand connaisseur du pays, Raymond Voyat confie quelques impressions. Sous le couvercle, l'eau de la créativité bout toujours.*

1 • Auteur notamment de *Les Etangs de Niigata*, Robert Laffont, Paris 1984, 223 p. et de *Le sabre et le pinceau. Poèmes du Japon ancien* (traductions), Albin Michel, Paris 2003, 62 p. (n.d.l.r.)

gnes aux noms prestigieux scintillent sur des immeubles aux architectures audacieuses, attirant des gens qui n'ont besoin de rien mais qui sont entraînés dans une farandole à la recherche de quelque chose qu'on ne saurait définir, tout en espérant le découvrir. Les cafés et les brasseries regorgent de clients qui ont le temps d'être pressés derrière leurs consommations excentriques. Beaucoup de femmes, mais cette image est peut-être due à une mode qui mélange les genres et cultive l'ambiguïté.

Je garde une impression mélancolique de cette ambiance de fête parce qu'elle cache le besoin d'évasion d'une réalité quotidienne qui demeure étroite : il y a trop de monde ; partout l'espace est chichement mesuré et prohibitif, les logements minuscules sont remplis de gadgets aussitôt obsolètes. D'ailleurs, que pourrait-on y serrer de plus ? Le quotidien est pénible à vivre.

Il me semble que j'ai fait une promenade à travers champs où quelques lopins cultivés alternaient avec des terres en friche. Les gens ressemblaient aux herbes folles qui poussent sur des jachères. Et surtout, à travers le spectacle de la

rue, j'ai retrouvé un pays somnolent, non pas à court d'idées mais en attente d'impulsions créatives renouvelées. En ce moment, le Japon vit sur l'acquis, qu'il améliore, transforme, affine. Mais invente-t-il encore ?

## Des pistes de réveil

Il y a vingt-cinq ans, le Japon réussissait une évolution économique et sociale d'autant plus spectaculaire qu'elle a fait du pays un concurrent de son vainqueur, devenu son protecteur, les Etats-Unis. J'ai dans ma bibliothèque des dizaines d'ouvrages sur le « miracle japonais », toujours intéressants, mais plutôt en tant que témoignages que comme méthodes car la plupart négligent l'aspect cyclique du phénomène de la croissance.

Pourtant, quelques pistes mènent à des « terres exploitées » qui donnent un début de réponse en fonction de la situation intérieure du pays. Elles intéressent une nation plus que jamais privée de matières premières. L'inventivité japonaise et sa minutieuse obstination de calligraphe - en Suisse, nous dirions d'horloger - pourrait aller s'investir dans la recherche pour la conservation de l'énergie. Les efforts de Toyota dans le domaine de l'automobile sont un début de révolution dans ce domaine.

Une autre piste concerne la ré-appréciation des campagnes et l'établissement de villes-paysannes qui ne symboliseraient pas le retour utopique de la marquise à la bergère de notre XVIII<sup>e</sup> siècle européen, mais autant de transitions mettant en valeur les possibilités économiques de la vie champêtre. Ces structures permettraient un

Le mont Fuji, « Côte de la baie de Tago », estampe de Hokusai, XIX<sup>e</sup> siècle



meilleur épanouissement familial et personnel. Plus que nous, les Japonais ont conservé des liens profonds avec la terre sacrée dont ils sont issus et dans laquelle ils retourneront. Alors que nous ressentons plutôt la terre comme un espace de migration et moins comme une preuve d'origine, au Japon, on naît japonais, on ne le devient jamais.

Cette ré-appréciation dépend du système éducatif. Malgré toutes les réformes subies, celui-ci demeure conservateur et nationaliste, mais ses structures sont moins ébranlées que les nôtres parce que les parties prenantes (enseignants, parents et enfants) s'opposent moins que chez nous. Et quoi qu'on en dise, l'éducation plonge encore ses racines dans un fonds mystérieusement magique et religieux. Même lorsque l'éducation fut récupérée par un expansionnisme militaire virulent, elle n'a jamais renié son origine tellurique.

Une autre piste consisterait à trouver des moyens nouveaux permettant, en réponse à une somnolence sociale, l'intégration du troisième âge dans l'effort créatif. Certes, les années ont passé. La génération de ceux qui ont contribué à la réussite de l'après-guerre a vieilli et elle souhaite, à juste titre, profiter du résultat de ses efforts, même si les aînés reconnaissent volontiers avoir fourni le coup de collier exigé par la reconstruction dans l'intérêt de ceux qui les suivraient.

Mais comment intégrer le troisième âge dans une évolution créatrice qui reste à inventer ? Ce domaine de recherche est d'autant plus prometteur que la vieillesse au Japon reste longtemps valide. Un système de santé alliant le respect des aînés aux impératifs économiques des soins pourrait construire des structures de vie utiles à la société japonaise, tout en nous servant d'exemple.

La carte du Japon ressemble à un croissant de lune qui se serait fracassé sur la mer en formant une multitude d'îles. Sa seule richesse a toujours été l'ingéniosité des hommes qui parvenaient à assimiler et à métamorphoser les apports culturels recueillis ailleurs. C'est dans ce talent à réinterpréter les choses reçues que se trouve peut-être le déclencheur qui permettra à l'archipel de sortir de son état de somnolence. Ce serait alors le défi importé des pays voisins et rivaux qui provoquerait un réveil des énergies créatives du Japon. Personne n'en aborde le contenu, dont la forme demeure taboue. Et il est vrai que l'histoire a laissé des plaies mal cicatrisées. Mais ce n'est pas une raison pour ne pas y réfléchir.

## Un volcan endormi

La situation géopolitique de l'Extrême-Orient s'est beaucoup modifiée et présente un certain nombre de tensions qui marquent les relations du Japon avec les Etats-Unis, même si elles sont gommées. Relations cependant très ambiguës.

Les Etats-Unis sont les vainqueurs d'un pays qu'ils ont occupé. De mémoire historique, cela n'était jamais arrivé au Japon, en dehors des vellétés d'un empereur mongol de la Chine au XIII<sup>e</sup> siècle. Que les Japonais - et les Américains aussi, sans le dire ouvertement - le reconnaissent ou non, ils se sont accommodés de cette situation sans l'accepter intérieurement. Le dire n'est pas politiquement correct.

Il est vrai que, pendant la Guerre froide, les Etats-Unis ont été - dans leur propre intérêt - les garants de l'indépendance du Japon, ce qui a permis un redémarrage économique et politique. Depuis, la situation s'est graduellement transfor-

mée. La Chine est devenue une puissance que les Etats-Unis ne peuvent plus se permettre d'ignorer. La Corée du Sud a connu, elle aussi, une croissance et un développement qui font de ce pays un concurrent. La Corée du Nord, même si elle est actuellement figée extérieurement, demeure un facteur d'instabilité à cause des nombreux Coréens vivant au Japon<sup>2</sup> et soutenant leur parenté sur le continent.

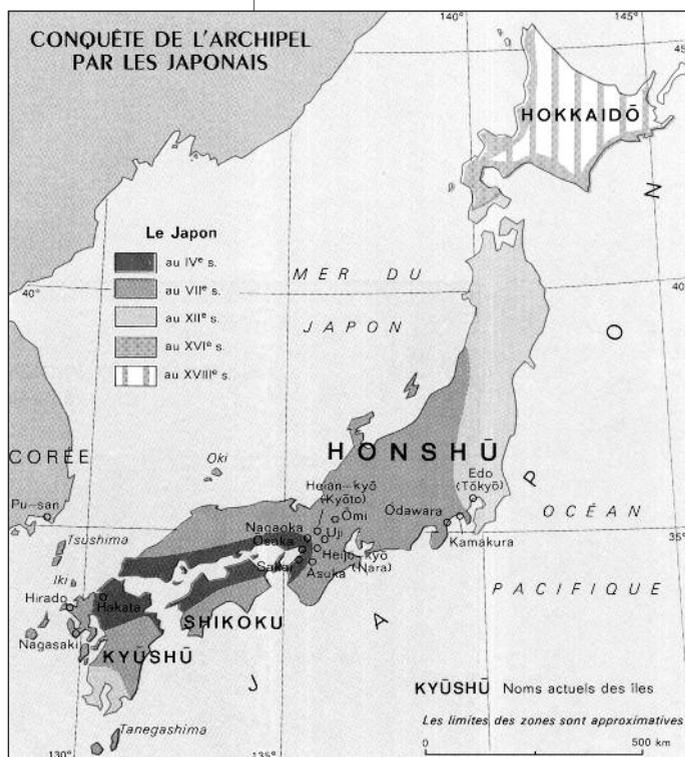
Dans cette équation complexe, et sans oublier Taiwan, le Japon s'est constitué une armée certes plus redoutable qu'il n'y paraît, mais qui n'est destinée en principe qu'à sa défense puisque l'allié américain est censé lui servir de bouclier.<sup>3</sup> En plus d'un sursaut créatif remodelant l'unité intérieure du pays, le Japon pourrait éprouver un besoin de puissance moins par ambition expansion-

niste que pour établir un meilleur équilibre parmi ses voisins en assurant la sécurité de ses marchés économiques.

Dans ce contexte, les contentieux politiques anciens sont entretenus de part et d'autre avec plus ou moins de subtilité. Rancunes et humiliations ne sont pas oubliées. Les démons qui ont déferlé sur le Japon et ont causé sa ruine au XX<sup>e</sup> siècle sont assoupis, certes, mais comme le sont les volcans, en demeurant une menace latente. Et je dois avouer que cette période de somnolence politique, économique et sociale m'inquiète parce que l'exubérance actuelle n'est qu'un exutoire. La situation est loin d'être stable en Extrême-Orient.

Une inquiétude renforcée lors de mon départ vers l'Europe : alors que je m'envole, le mont Fuji reste caché dans les nuages, toujours aussi mystérieux et inaccessible.

R. V.



2 • Plusieurs centaines de milliers de Coréens ont le statut de résidents permanents au Japon depuis plusieurs générations. (n.d.l.r.)

3 • Pour la première fois en 50 ans, le Japon a envoyé en 2004 des troupes dans une zone de combat, participant ainsi à la coalition militaire menée par les Etats-Unis sur sol irakien, mais uniquement dans un but humanitaire et de reconstruction. A noter que le Japon a remplacé en janvier 2007 son Agence de la défense par un véritable Ministère de la défense, dans le but de donner au pays les outils pour une action politique internationale et une éventuelle participation à des opérations de maintien de la paix. (n.d.l.r.)

# Une Chine contradictoire

●●● **Luc Ruedin s.j.**, Genève

La fantastique transformation du paysage urbain frappe le voyageur qui revient en Chine. En quelques semaines, des quartiers de *hutongs* disparaissent au profit de buildings plus impressionnants les uns que les autres. La révolution culturelle, en jetant à la poubelle l'éducation confucéenne, a creusé un vide dans lequel s'engouffre un libéralisme sauvage, dénué de scrupules. C'est ainsi que la Chine est devenue l'un des pays les plus corrompus de la planète. Toutefois, grâce à la libéralisation du marché économique, la Chine s'est ouverte au reste du monde.

## Vers la démocratie...

Cependant le Parti communiste contrôle toujours la société. Avec près de 70 millions d'adhérents et une organisation hiérarchique et bureaucratique, il continue d'appliquer une idéologie à laquelle plus personne ne croit. Si Mao Zedong trône toujours sur la place Tianan Men, tout le monde s'accorde pour reconnaître que Deng Xiaoping a été l'homme qui a changé le visage de la Chine contemporaine.

L'ouverture actuelle de l'Empire du Milieu, dont l'histoire récente est marquée par l'humiliation de la domination étrangère (de la guerre de l'opium en 1839, à la révolution communiste de 1949), est provoquée par le seul intérêt

économique et la croissance du niveau de vie. L'amélioration des conditions de vie de centaines de millions de Chinois en un temps record est spectaculaire. L'avenir dira si cette ouverture au marché économique conduira à la démocratie ou si la Chine vivra à nouveau un de ces soubresauts qui font trembler l'Empire et l'incitent à se refermer sur lui-même.

On peut toutefois parier qu'avec la mondialisation et l'interconnexion des marchés, la voie est ouverte pour une démocratisation progressive du pays. Quelques indices invitent à l'optimisme. Déjà le régime chinois ne peut plus être qualifié de totalitaire. Certes, il reste autoritaire ; cependant, si la presse est contrôlée, elle n'est plus totalement muselée. Elle aborde les problèmes sociaux et dénonce les dérives de la société, comme la corruption. Ainsi, les multiples accidents de mine sont maintenant rapportés. Il devient difficile aux propriétaires véreux de cacher les lamentables conditions de travail des mineurs en corrompant le pouvoir local. De même, la littérature a trouvé un espace d'expression.

Enfin, au niveau politique, on ne sait pas assez en Occident que depuis les années '80, les Chinois des campagnes (600 millions) élisent démocratiquement leurs comités de village.

*La Chine a de tout temps peuplé l'imaginaire européen et ceci d'autant plus qu'elle s'est longtemps fermée à l'investigation des explorateurs. Depuis Marco Polo et les premières missions franciscaines, les récits rapportent l'étonnement et l'admiration devant la richesse de cette culture multimillénaire. Instantanés d'un retour de Chine.*

## Réconcilier l'Eglise

En 1957, quelques années après la prise de pouvoir communiste, l'Eglise catholique s'est divisée entre une Eglise patriotique reconnue par le gouvernement et une Eglise souterraine fidèle au pape. Les souffrances de cette dernière dues à la persécution sont difficiles à oublier. Benoît XVI, dans sa lettre de la fête de Pentecôte 2007 adressée directement à tous les catholiques de Chine et indirectement au gouvernement, a invité à la réconciliation. Le chemin sera long car beaucoup de prêtres et de fidèles de cette Eglise réclament la justice comme préalable à la réconciliation. Sans doute faudra-t-il attendre que les générations persécutées dans leur chair disparaissent pour que celle-ci devienne effective.<sup>1</sup>

Actuellement, l'Eglise est tolérée par le Parti communiste en raison de son apport au développement social du pays. Elle prend en charge nombre d'institutions caritatives, suppléant ainsi aux dé-

*Léproserie,  
soin des plaies*



ficiences du gouvernement. Durant mon séjour, j'ai eu l'occasion de découvrir l'admirable travail des sœurs franciscaines missionnaires de Marie auprès des lépreux. Certes, elles reçoivent occasionnellement une aide de l'Etat par l'intermédiaire du corps médical, mais elles sont les seules à soigner quotidiennement les plaies de ces exclus de la société.

## Un avenir incertain

L'interconnexion économique liée à la mondialisation semble donc interdire un retour en arrière. Cependant il faudra sans doute plusieurs années avant qu'une ouverture à la démocratie devienne réalité. Si la plupart des Chinois sont libres de choisir leur lieu de résidence, leur travail ou leur conjoint, les sujets politiques, religieux ou de la souveraineté nationale restent tabous et ne peuvent être abordés en public. D'autant plus que cet immense pays est un « empire » pluriethnique qui doit faire face aux revendications de ses minorités.

Les récentes manifestations tibétaines sont là pour nous le rappeler. Le peuple chinois ne les comprend pas. L'homme de la rue, même bien informé, est persuadé que le Tibet fait partie de la même famille chinoise. Or le niveau de vie s'est élevé dans cette province. Il juge donc partiaux les jugements occidentaux et injustes ces revendications qui manifestent selon lui une ingratitude incompréhensible.

1 • Pour en savoir plus sur l'Eglise en Chine, voir **Jean-Paul Wiest**, « Le catholicisme en Chine », in *choisir* n° 581, mai 2008, pp. 9-14. (n.d.l.r.)

Un autre signe du contrôle permanent exercé par le gouvernement a été le non-renouvellement des visas des étrangers résidant en Chine durant la période des Jeux olympiques (JO), car ceux-ci étaient aptes à montrer aux journalistes les faces cachées et sombres de la société chinoise. Or ce que le Chinois craint le plus, c'est de perdre la face.

La pression et cette peur de perdre la face ont provoqué, contrairement aux espoirs de certains Occidentaux, un cycle de répression autour des JO, notamment à l'encontre des défenseurs des droits de l'homme. Les crises du Tibet et les tribulations de la flamme olympique ont provoqué un raidissement du régime. Durant les JO, Pékin est devenue cité interdite !

Si les libertés économiques et morales se sont donc améliorées, les libertés politiques et civiles se sont, elles, dégradées.

## Un défi à relever

Officiellement, la religion est toujours interdite en Chine. Après 60 ans de régime communiste et une révolution culturelle qui a détruit toutes les valeurs traditionnelles, un vide existentiel traverse la société. Plusieurs films récents évoquent la recherche de sens d'une jeunesse désespérée que la politique de l'enfant unique a rendu encore plus désarmée devant les exigences de la société néolibérale (compétitivité, rendement, course au profit, etc.). Individualistes, les jeunes ont perdu le sens communautaire et l'idéal de liberté de leurs parents. Le taux de suicide est élevé. L'Eglise catholique est une des institutions qui peut répondre à leur demande de sens. Toutefois, à la différence des Eglises protestantes, elle doit faire face, puisqu'elle est perçue comme une puis-

sance étrangère et internationale, aux multiples contrôles du gouvernement. Sa vitalité, sa capacité de résistance et son inventivité dans les domaines de la formation spirituelle, du travail social et de l'apport intellectuel sont par contre des atouts réels. Il lui faudra encore quitter certains réflexes cléricaux et accéder à un niveau de formation plus élevé du clergé pour vivre de l'esprit de Vatican II. Et surtout, il lui faudra inculturer l'Evangile pour, dans un esprit critique, le faire dialoguer avec les traditions multimillénaires du confucianisme, du taoïsme et du bouddhisme. Redevenus conscients de l'immense richesse de leur culture, les Chinois ne pourront accepter l'Evangile que si celui-ci rejoint leurs propres traditions morales et spirituelles. Cette immense tâche, entreprise par Matteo Ricci s.j. en 1583, a été poursuivie par des jésuites tels que Yves Raguin (Taiwan) et, aujourd'hui, par les Instituts Ricci de Taipei, Macao, Paris et San Francisco.

Un dialogue interreligieux contextuel se profile donc derrière une réconciliation encore à réaliser et l'espoir de la reconnaissance officielle de l'Eglise catholique dans l'Empire du Milieu. Cette nouvelle inculturation est peut-être le plus grand défi que rencontrera l'évangélisation de la Chine au XXI<sup>e</sup> siècle. Parions que l'esprit de Matteo Ricci ouvrira les portes de la Chine à une fécondation mutuelle qui profitera autant à l'intelligence de la foi qu'au vrai bonheur des Chinois.

L. R.

# Le bûcher de la passion

●●● Gérard Joulé, *Epalinges*

**Angie David,**  
*Dominique Aury. La vie secrète de l'auteur d'Histoire d'O*, Léon Scheer, Paris 2006, 608 p.

**Régine Desforges,**  
*O m'a dit. Entretiens avec Pauline Réage*, Pauvert, Paris 1995, 170 p.

*Vocation clandestine. Entretiens de Dominique Aury avec Nicole Grenier*, Gallimard, Paris 1999, 118 p.

Madame Récamier retenait par ses silences, la Religieuse portugaise et Julie de Lespinasse par leurs cris, George Sand par ses complaisances, ses cigares et ses confitures. Madame de Staël attirait par ses idées et sa conversation et Anne de Noailles par ses beaux yeux creux. Il n'y a pas de recette. On cherche vainement le mot qui résumerait l'attrait de Dominique Aury. Le retrait peut-être ou la clôture.

Femme de l'ombre et de la clandestinité, qui approfondit son ombre et son effroi jusqu'à en faire un diamant nocturne et clandestin. Clandestine dans ses amours, dans ses écrits, dans son action de patriote résistante sous l'Occupation. Aimant les hommes, l'amour, la nuit, la littérature, ce et ceux qui brûlent. Aimant le courage physique et l'exaltation d'un pays en état d'insurrection, cette ivresse de la guerre et de l'action que connut aussi Jeanne d'Arc et dont elle ne se repentait jamais. Quand la guerre est juste, il faut l'aimer doublement. Il faut aimer tout ce qu'on fait, même le mal si on se trouve à le faire, ou ne pas s'en mêler. Rien n'était moins à la mode qu'*Histoire d'O* en 1954. Le livre, paru au grand jour, mis en vente sans aucune restriction ni précaution, exposé dans les vitrines de tous les libraires (point très nombreux) qui pensaient pouvoir le vendre, fut considéré comme un simple objet de curiosité. C'est un prix littéraire, comme on sait, appuyé d'une petite parade en

masque, qui le fit passer du rang de *curiosa* à celui de grand succès de librairie et qui lui procura diverses persécutions de la part de la police et des commissions de censure. Son éditeur fut le premier surpris et réjoui, et plusieurs de ceux qui s'étaient montrés les plus difficiles et les plus délicats déplorèrent le coup de projecteur qui, en lui apportant un vaste public, risquait de vulgariser un livre trop précieux pour être livré à plus de quelques amateurs.

L'érotisme en littérature ne se justifie que s'il est exceptionnel. Maintenant on peut se demander où commence et où finit la littérature. C'est la même chose que de se demander où commence et où finit l'homme. Qu'est-ce qui est de l'homme et qu'est-ce qui n'en est pas ? Qu'est-ce qui est de la littérature et qu'est-ce qui n'en est pas ? Si l'on consulte les livres et les auteurs dont Dominique Aury a si merveilleusement parlé,<sup>1</sup> on sera vite renseigné.

Admirable Dominique Aury qui restera, sous le masque de Pauline Réage, l'auteur d'*Histoire d'O*, celle dont Jean Paulhan, dans sa préface au livre, cite cette phrase superbe : « Je serai ta fille de joie », en évoquant la possibilité qu'il y eût là plus qu'une belle phrase.

1 • Dominique Aury a traduit de nombreux auteurs anglo-saxons, d'Evelyn Waugh à Henry Miller.

## Ascèse de l'amour

L'amour, en réalité, quand il dépasse certaines limites, n'est simplement joyeux qu'en apparence. Paulhan encore parlait d'inconcevable décence à propos d'un livre dont le sujet est la formidable ascèse de l'amour menée sur la personne d'une femme par une méthode de dégradation et d'humiliation progressives, volontairement acceptées par l'héroïne. Souffrances et humiliations d'où se dégage, par quelle chimie dont elle a le secret - on peut parler de grâce - une pure joie.

Songeons que dans la mystique - comment ne pas évoquer Madame Guyon ? - la soumission, le plaisir fier d'abaisser son corps, de le donner aux chiens, est une hauteur et une délectation qui passent tout plaisir et tout orgueil. Il n'est pas de plus rigoureuse et cruelle école d'ascétisme que celle du pur amour.

Effacer le monde, effacer le temps, ne pas savoir où l'on va, ne jamais fuir une épreuve, ne jamais se raidir, ne se fier ni à son instinct ni à son courage, se briser le cœur sans oser espérer un jour ne plus rien sentir, s'arracher l'âme peu à peu quand on voudrait se l'arracher d'un coup, sans cesse étouffer cette flamme toujours renaissante, et sans en avoir l'air continuer de vivre et de remplir ses devoirs, n'est-ce pas vivre dans la clandestinité au grand jour ? N'est-ce pas passer pour ce que l'on n'est pas ? Et cette délectation d'orgueil elle-même, l'éteindre, l'oublier. Voilà ce que pourrait dire une Madame Guyon, voilà ce qu'éprouve O, princesse de Clèves au bordel.

Quand le langage ne sert plus à décrire, la maison à habiter, la plante à nourrir, alors commencent le poème, le palais, le jardin. Quand l'amour ne sert plus qu'accidentellement à la procréation, com-

mence le plaisir cruel ; quand le couvent n'est plus l'asile de la prière, il devient l'école des amoureuses. Quand la femme se libère, Pauline Réage l'encage et du bordel fait un cloître. Clôture, règle, discipline. Le plaisir exige un lieu clos, la règle est la condition de la liberté puisqu'elle débarrasse de l'inutile et du superflu.

A l'abri des murs et des portes capitonnées et dans le respect formel de la règle, se constitue une société parfaitement fermée, parfaitement secrète, un cercle coupé de la vie sociale, suprême artifice de la vie de société, société gratuite, toute de convention. Tel est pour un cœur simple ou pour une amoureuse le comble de l'amour : la vie en cage.

Mais attention. Quand tout est jardin, poème, palais, quand une société ne travaille plus et ne fait plus d'enfants, elle touche à sa fin ; le comble du raffinement est la première étape de sa disparition.

## Porteurs du sacré

Dominique Aury était trop fine Française pour l'ignorer. Elle savait que la littérature est un luxe, qu'elle ne peut remplacer d'autres nourritures plus essentielles et dont elle a peut-être pris au cours des siècles la place car ces autres nourritures étaient devenues avariées. S'il n'y a plus de peuple, il n'y a plus d'aristocratie, or il n'y a d'aristocratie que pour le peuple, comme il n'y a de pasteur que pour le troupeau. Le malheur, c'est que plus personne ne veut être pasteur ni troupeau. Chacun veut être autonome. C'est ainsi que de grands royaumes et de grandes civilisations se sont écroulés.

Sans l'enfer et le ciel, la littérature n'existerait pas, et celle qui prétend s'en passer n'en est plus. Milton, Blake, les sœurs Brontë, Poe, Baudelaire, Rimbaud, Lautréamont, Sade, Melville, Dickinson, tous ont eu affaire à Dieu, tous lui ont fait la guerre, tous ont accompli ses desseins. Sans le ciel et l'enfer, sans ces os, ces squelettes à ronger, ils n'existeraient pas. Tous se sont nourris de Dieu, de sa chair ou de son cadavre. Leur œuvre à chacun d'entre eux est hérétique au sens propre du terme, car elle est personnelle et particulière.

La différence est mince entre Sade et Agnès de Foligno, entre la Religieuse portugaise et Julie de Lespinasse, entre Gilles de Rais et Mme d'O, entre Madame Guyon et Phèdre, Pasolini et Jean Genêt. Huis clos de couvent, littérature d'enfermement, de château, de chapelle, de prison. Ils furent les porteurs du sacré dans un monde qui chaque jour se désacralisait et se sécularisait un peu plus. Ils ont servi Dieu, croyant parfois servir le Diable. Mais ils n'ont pas servi le Monde, et c'est pourquoi ils furent des écrivains. Des livres, D. Aury disait : « Ils durent plus que les forêts : tous nos secrets sont là. » Des hommes : « Des voyageurs perdus entre les vagues et les nuages. » De *Manon Lescaut* : « Ce roman de moraliste anéantit la morale, détruit la culpabilité et l'innocence. Ce qui demeure immortel est en définitive l'image d'une fille folle de plaisir et perdue, en qui renaît le mythe de Marie l'Égyptienne qui se vendit aux bateleurs pour rejoindre le "Bien-Aimé". » D'*Aldolphe* : « On regarde un supplice qui ne finit pas. Mais on reste pour entendre derrière la porte les cris, ce qui n'échappe aux âmes que dans les supplices, la vérité de la honte, du remords, du désir, du désespoir. Cela s'applique aussi aux héroïnes racinien-

nes. » De Balzac : « Il n'aime que ceux que l'affreuse solitude de la passion dresse contre la société. »

La littérature est la forêt du Mal. L'écrivain peint ce qui est perdu et criminel aux yeux de la loi et de la société. Mais ce qui est perdu lui est plus cher que les constructeurs de la cité du Bien, comme est plus chère au bon pasteur la brebis perdue qu'il est venu sauver.

Sauver mais pas pour la réintégrer à la société et à la vie du monde. Sauver pour l'emporter contre son cœur dans son château du ciel. Et le paradoxe n'est pas mince de voir Balzac, défenseur du trône et de l'autel selon les principes de De Maistre et De Bonald, ne s'intéresser qu'à cette passion solitaire destructrice de toute société. C'est que cette contradiction est logée au cœur des choses tout comme au cœur de l'homme qui ne pourra jamais faire sa paix ici-bas et qui sera toujours en guerre.

## Aimez-la !

A cause de tout cela, à cause de tous ces mots brûlants, à cause de cette nuit qui l'auréole, je voudrais que Dominique Aury, qui alimenta le terrible feu qu'allumèrent au fil des siècles quelques femmes et quelques hommes, trouvât de l'amour après sa mort et je voudrais qu'elle fût aimée demain dans son œuvre comme dans son âme.

G. J.

# Revisiter l'athéisme

Si le but de cet essai est d'explorer une voie nouvelle par-delà les oppositions qui caractérisent l'athéisme et les philosophies de la transcendance, le résultat est probant. Au fil des pages, le lecteur découvre l'intérêt de mettre en perspective des auteurs aussi divers que Michel Henry, Paul Audi, Emmanuel Levinas et Friedrich Nietzsche.

Faisant sienne la position de Luc Ferry, François Gachoud affirme que nous ne cessons de poser des valeurs - amour, justice, vérité, beauté - supérieures à l'existence. En effet, l'autonomie de la conscience moderne, refusant l'amont d'une Transcendance dont elle serait tributaire, n'en demeure pas moins en perpétuelle ouverture et excès d'elle-même : elle cherche toujours à se dépasser !

La conception d'une transcendance dans l'immanence en aval de l'expérience va être le fil conducteur d'une recherche phénoménologique qui convoque successivement les auteurs précités. Leur pensée est exposée avec rigueur et clarté. L'auteur invite ainsi à découvrir que l'immanence radicale d'un Michel Henry ou d'un Nietzsche, comprise comme excès de la vie, porte en elle-même l'ouverture au mouvement transcendant. Il montre encore comment Emmanuel Levinas, situant la Transcendance de manière nouvelle, permet d'échapper à l'opposition stérilisante entre l'athéisme et la foi.

Le parcours proposé est cohérent et éclairant. Il fait droit, tout en respectant les irréductibles différences, à ce qui peut fonder une position commune dont

la principale caractéristique est l'expérience d'un excès de la vie au cœur de la conscience.

Dans une dernière partie, la critique nietzschéenne du christianisme est revisitée. On peut à juste titre souscrire aux propos de l'auteur sur la partialité du jugement de Nietzsche : si la figure du Crucifié lui apparaît comme une malédiction contre la vie, c'est parce que le christianisme de son temps occultait la portée révolutionnaire de la Résurrection. On peut aussi rapprocher la surabondance chaotique de la vie avec la Résurrection du Christ qui, en expulsant les ténèbres de la mort, rend visible au cœur de la chair la toute-puissance vivifiante de l'Esprit. Comme le dit l'auteur « Nietzsche a trop défendu la vie "transvaluée" pour ne pas être quelque part le frère du Ressuscité. »

N'en demeure pas moins la question suivante : l'éternel retour, cette formidable aptitude de la vie à se dépasser en une énergie créatrice qui se renouvelle à chaque moment de ses manifestations, rejoint-il la spécificité unique de la Résurrection ?

On peut être reconnaissant à l'auteur de nous proposer une réflexion philosophique à la fois actuelle et originale. Provocatrice, elle invite croyants et athées à revisiter leurs préjugés. Rigoureuse philosophiquement, elle ouvre des espaces pour poursuivre le dialogue, dans la fidélité au mystère chrétien.

**Luc Ruedin s.j.**

**François Gachoud,**  
*Par-delà l'athéisme. La nuit surveillée,*  
Cerf, Paris 2007, 170 p.

## ■ Religions

**Yves Raguin****La Source**

DDB, Paris 2008, VII p. + 126 p.

L'auteur, jésuite, décédé en 1998, était sinologue, directeur de l'Institut Ricci de Taipei, enseignant de l'histoire chinoise et de la pensée bouddhiste à l'Université de Saigon et à Dalat. Le livre susmentionné a paru en 1989 et vient d'être réédité. C'est un essai qui n'instaure pas un dialogue entre les différentes traditions mystiques, ni n'établit de comparaisons. C'est plutôt une tentative de baliser un cheminement intérieur, une quête spirituelle.

Les chemins pour aller à Dieu sont multiples et c'est avec pudeur, délicatesse et connaissance que l'auteur nous offre un parcours. Persuadé que toutes les religions n'ont pas atteint le même degré de profondeur de connaissance spirituelle et divine, il assume qu'il en est de même de l'expérience humaine : il y a ceux qui voient profond et ceux qui perçoivent à peine les mystères ; tous les hommes n'ont pas la même capacité d'expérience de Dieu. S'il en est ainsi des personnes, pourquoi n'en serait-il pas ainsi des religions ?

Les voies sont multiples et l'auteur, qui les connaît bien, nous les expose en nous montrant les étapes successives à gravir. La voie que nous reconnaissons comme une « incarnation » donne certainement, affirme-t-il, une capacité plus grande de saisir le divin, de pénétrer profondément dans le Mystère. Le Christ, par son incarnation, peut nous conduire à une expérience du divin qu'aucun maître spirituel ne peut nous offrir.

Cet essai est passionnant, souvent ardu, mais le cheminement du Christ dans son éveil à sa filiation divine est à lire, relire et à méditer.

Marie-Luce Dayer

**Thierry Verhelst****Des racines pour l'avenir***Cultures et spiritualités**dans un monde en feu*

L'Harmattan, Paris 2008, 458 p.

*Les cosmologies ; L'économie : gérer l'univers ou gagner de l'argent ? ; La faillite du développement ; Ni copie conforme de l'Occident, ni*

*retour au passé ; La perspective trinitaire ; La mystique dans tous les aspects du réel.* Ces quelques extraits de la table des matières donnent une idée de l'étendue des thèmes abordés par Thierry Verhelst dans son récent ouvrage. Il faut dire que l'auteur possède une vaste expérience. Juriste de formation, collaborateur d'ONG - ce qui l'a amené à voyager de par le monde - il est aussi le prêtre d'une communauté orthodoxe en Belgique et s'est particulièrement intéressé aux sagesses orientales.

« Allons-nous vers de sanglants chocs de civilisation ? Ou est-il possible d'envisager des rencontres plus paisibles entre les cultures de l'humanité ? » Telles sont les questions que, comme bien d'autres, se pose l'auteur. Il y répond en appelant de ses vœux « un processus de fécondation réciproque » comportant « une importante dimension spirituelle ». Tout sauf manichéen, il compte, pour bâtir un avenir plus ou moins serein, aussi bien sur les apports des sociétés encore relativement traditionnelles du Sud que sur ceux de la civilisation occidentale.

Face à une « marchandisation généralisée » qui nous conduira « à mourir de solitude et d'angoisse existentielle après avoir détruit notre environnement » ou à une certaine pauvreté spirituelle, Th. Verhelst tient, malgré tout, un langage d'espérance. « Une nouvelle mentalité est peut-être en gestation. » Il nous incite à cesser de croire que nous sommes impuissants et isolés. « Sur le mur de béton du matérialisme et de l'injustice planétaire apparaissent mille fêlures. Dans les interstices de ce mur poussent les fleurs qui feront que demain sera possible. »

Il s'agit, tout en s'engageant dans des mouvements sociaux ou des partis politiques, de « réformer l'être intérieur ». « Le réenchante-ment passe par la transfiguration de soi et du monde », écrit-il. Voilà qui permettra aux habitants de notre planète devenue fragile de découvrir les voies d'une frugalité conviviale et agréable dont les sagesses anciennes sont porteuses. L'effort incombe, en premier lieu, bien sûr, aux nantis...

Michel Bavarel

**René Girard**

***Achever Clausewitz***

*Entretiens avec Benoît Chantre*  
Carnets Nord, Paris 2007, 368 p.

Ce livre puissant invite à penser en termes religieux les soubresauts actuels du monde que sont le terrorisme ou les guerres pour l'accès aux ressources, un conflit entre le christianisme et la religion archaïque.

On retrouve ici la thèse formulée dans *La violence et le sacré* et *Des choses cachées depuis la fondation du monde*. Le ressort de toute religion, à savoir le meurtre collectif pour réconcilier la société et fonder ses institutions, est brisé par le sacrifice de Jésus. La révélation chrétienne est de nature anthropologique : la victime est innocente.

Selon René Girard, le stratège prussien Carl von Clausewitz a bien perçu la montée aux extrêmes d'une violence qui n'est plus régulée par le religieux archaïque. Mais il n'est pas allé au bout de cette intuition. *Achever Clausewitz* signifie aller jusqu'au bout des logiques mises à jour par l'observateur des campagnes napoléoniennes dans son traité inachevé, *De la guerre*.

Par le biais du dialogue avec Benoît Chantre, directeur éditorial des éditions Carnets Nord, le penseur propose une clé de lecture dérangeante de l'histoire contemporaine : une montée vers l'apocalypse. La démarche est donc apologétique et se termine par une profession de foi. Le divin est apparu et les hommes ne veulent pas le voir. La Passion est la seule porte de sortie. Les chrétiens sauront-ils imiter le Christ ?

Jean-Claude Huot

**René Girard et Michel Serres**

***Le Tragique et la Piété***

Le Pommier, Paris 2007, 128 p.

Dans l'éloge que René Girard fait du Père Carré lors de son investiture à l'Académie française en 2005, il met en relief une expérience vécue par le Père vers l'âge de 14 ans. Une expérience ineffable du bonheur de se savoir vivant, du don si grand de la vie reçue de Dieu. Jamais plus le Père Carré n'expérimentera une si grande joie.

Après ses études de prêtrise, à 24 ans, il écrit : « Si je ne deviens pas un saint, j'aurai vraiment trahi. » Il devient un prêcheur renommé, auteur d'une œuvre écrite édifiante.

La « consolation mystique » cependant lui fait toujours défaut. Il lit chez Teilhard de Chardin : « Chaque individu est créé à longeur de vie », et au lieu de s'approcher de Dieu comme un « Everest », son humilité le sauve et il se laisse baigner par la miséricorde de Dieu.

Michel Serres, à son tour, dresse l'éloge de René Girard devant l'Académie française. Il parle du mimétisme (source de violence) et de la théorie du bouc émissaire. Il souligne d'emblée que René Girard a fait les hypothèses les plus fécondes du siècle et explique les différences entre polythéisme et monothéisme et le progrès que le monothéisme a signifié pour l'humanité : « Tu cherches la vérité ? Tu ne tueras pas ! » Terminant avec passion son discours, il déclare : « Je veux finir par ce que sans doute peu de gens ont pu ouïr de leur vivant et que je n'ai encore prononcé devant personne : "Ce que vous dites dans vos livres est vrai, ce que vous dites fait vivre". »

On se sent transporté et élevé par la joie, la lumière d'une abondance de réflexions si intelligentes et si belles.

Enrique Bermejo

---

■ Spiritualité

**Hélène Guisan-Démétriadès**

***Les carnets du silence***

Ouverture, Lausanne 2008, 212 p.

Il y a en elle comme un parfum d'Orient qui se dégage délicatement page après page, dans le silence « écrit » de ses carnets. Quarante ans d'une vie que l'on découvre par petites touches, avec des plages de soleil, de lumière et de nombreuses cavernes obscures où les larmes et les regrets ont le goût des révoltes et des tristesses. Il se tisse entre l'autrice et le lecteur une sorte de tendre complicité qui pourrait rimer avec amitié. J'ai pour ma part beaucoup aimé ce livre et la sincérité du propos m'a souvent bouleversée.

H. Guisan-Démétriadès nous apparaît d'abord dans sa maturité de femme, avec de nombreuses questions auxquelles il ne lui est pas encore possible de donner une réponse. Elle parle de crise de croissance... Nous souffrons la crise, dit-elle, alors que Dieu n'a en vue que la croissance. De croissance, il va en être question pendant de nombreuses années et celle-ci va devoir passer par le pardon. « Ce-

lui qu'on s'accorde à soi-même et celui qu'on accorde à ceux qui nous ont exploités, trompés, à ceux qui ont fait du mal à notre pays, notre peuple, nos frères... Que de haines héréditaires par fidélité, par loyauté envers les souffrances endurées par les siens », s'exclame-t-elle.

Et puis, un matin d'été, sa vie semble basculer. Son fils se suicide. La souffrance est telle qu'on ose à peine l'effleurer. Mille tourments s'agitent en elle : violence, impuissance, culpabilité... Il lui faudra beaucoup de patience pour se laisser modeler encore et encore et arriver à cette paix qui dispense en elle compassion et amour.

Mais rien n'est jamais acquis. Elle retombe dans les mêmes erreurs, pour se relever bravement, se laisser diriger et apprendre le détachement. Ici ou là, elle a des intuitions de petite fille - alors que c'est une grande dame. « Si vous n'arrivez pas à croire à la résurrection, envoyez un S.O.S. à Dieu, conseille-t-elle, il vous répondra, vous apprendrez à la connaître et tout le reste découlera de cette rencontre. »

La dame entre dans son 4<sup>e</sup> âge et parle encore d'acceptation. Celle de n'avoir pas été à la hauteur de ses rêves, de ses ambitions, celle de vivre sa vie actuelle... « Si j'accepte tout ça, alors je serai un être libre, alors je connaîtrai la joie de Dieu. »

Hélène Guisan-Démétriadès s'est révélée dans ses carnets une sœur en humanité et je lui rends hommage pour son humilité, son intelligence, sa compassion et sa sincérité.

Marie-Luce Dayer

### Franz Jalics

#### *La prière de contemplation*

Fidélité, Namur 2007, 104 p.

Ce petit livre, comme l'auteur l'appelle, est composé de quinze chapitres dont les titres sont pour certains surprenants et sonnent comme une invitation au voyage : *Un récit ; Cinq minutes de philosophie ; La chambre haute et le balcon ; Le silence ; Une petite fleur*. Un voyage pour baliser un chemin vers la prière contemplative.

L'auteur, jésuite hongrois, dirige un centre spirituel en Allemagne. Il a enseigné la théologie en Argentine où il fut séquestré par un groupe militaire d'extrême droite. Cet événement a changé complètement sa vie. Depuis, il donne des retraites d'initiation à la contem-

plation. En bon jésuite, F. Jalics émaille son enseignement de références à Ignace de Loyola et à ses Exercices spirituels.

Persuadé que notre monde actuel a un urgent besoin de prière contemplative (que beaucoup s'en vont quérir hors du christianisme), il en appelle à prendre soin de ce qu'il voit comme un signe des temps : un goût pour la recherche du silence. « Plus les pays du monde se font la guerre, plus les familles vivent dans les conflits, plus il nous faut l'harmonie et la paix de la voie contemplative. » Ce goût du silence est comme une petite flamme qui deviendra un grand feu si nous reconnaissons en lui l'appel de Dieu.

L'auteur s'est appliqué à nous offrir quelques exercices pratiques... comme pour nous donner un avant-goût de l'attitude contemplative.

Marie-Luce Dayer

## Théologie

### Christoph Theobald

#### *Transmettre un Evangile de liberté*

Bayard, Paris 2007, 240 p.

*Transmettre un évangile de liberté* donne au lecteur des pistes pour vivre la foi chrétienne dans un monde post-moderne marqué par la mondialisation et la perte des repères. Sont mis en relief les présupposés anthropologiques nécessaires - foi élémentaire en la vie, unicité de chaque vie que la mort signifie, etc. - à l'accession de la foi en Celui qui les accomplit de telle manière qu'ils deviennent révélateurs de Dieu. Cet accomplissement, que l'Esprit du Ressuscité donne de vivre en termes de sainteté, révèle cette dimension divine dans le retournement de la violence (les béatitudes) qu'offre le dessaisissement de soi évangélique. En différents articles suggestifs regroupés dans cet ouvrage, l'auteur aborde les fondamentaux du christianisme : la foi, le péché, la liberté chrétienne, la création ; la Trinité.

Un livre à recommander - tout comme, du même auteur, *Le christianisme comme style* (Cerf), bien que plus ardu - à ceux qui désirent penser la foi chrétienne pour notre temps.

Luc Ruedin

**Hans Urs von Balthasar  
Karl Barth**

*Présentation et interprétation  
de sa théologie*  
Cerf, Paris 2008, 574 p.

Lorsqu'un grand théologien écrit sur un autre grand théologien, il ne peut être question que de théologie. Et s'agissant de l'écrit d'un théologien catholique sur un théologien protestant, tous deux Suisses, notons-le, l'œcuménisme est à l'ordre du jour. Un œcuménisme compris comme une recherche de convergences à ce niveau où ne sont plus seulement en jeu les contenus de la foi et de la doctrine, ou des pratiques culturelles, mais les « formes de pensée » qui commandent de l'intérieur une théologie en tant que telle. Pour Karl Barth, qui retrouva la dimension ecclésiale de la théologie (*Kirchliche Dogmatik*), la forme de pensée catholique, telle qu'elle s'exprime dans l'analogie, est absolument irrecevable car, à son sens, c'est une manière larvée de prendre humainement la mesure du divin. Pour Erich Przywara, jésuite allemand qui inspira profondément Hans Urs von Balthasar, l'*analogia entis* est au contraire une affirmation d'une transcendance de Dieu toujours supérieure aux « ressemblances » que l'homme peut se donner en représentation.

L'auteur note avec soin tout ce qui dans l'évolution de Barth corrige la véritable casure introduite entre Dieu et l'homme, une sorte d'anti-humanisme entraîné par le refus de l'humanisme du protestantisme libéral. Et il scrute avec autant de souci ce qui, parmi les théologiens catholiques, a pu être une surévaluation des mérites et des apports de l'homme à son salut. « Alors pourra croître du côté catholique la compréhension pour toutes les affirmations de Barth qui s'y rapportent, affirmations qui selon ses assurances répétées (...) visent à approfondir le sens de la distance entre l'absolu et le relatif. »

Un beau livre, exigeant, dont il a fallu attendre la traduction française durant cinquante ans.

Philibert Secrétan

■ **Eglise**

**Paul L. Gavrilyuk**  
*Histoire du catéchuménat  
dans l'Eglise ancienne*  
Cerf, Paris 2007, 406 p.

Le catéchuménat est la base et le fondement de toute éducation chrétienne, tout en reconnaissant aussi l'importance de la tradition patristique. Livre d'histoire, cet ouvrage met en lumière la pratique catéchuménale de l'Eglise aux premiers siècles de son existence. Il est particulièrement intéressant de redécouvrir comment certaines pratiques actuelles en catéchuménat, comme la liturgie des catéchumènes et des fidèles ou le baptême à la veille de Pâques, le signe de la croix et l'imposition des mains pour l'entrée en catéchuménat, s'inspirent de l'expérience de l'Eglise ancienne. Si on ne peut pas reprendre toutes les vieilles coutumes qui n'ont plus le même sens aujourd'hui, on peut toutefois en garder l'essentiel et l'adapter à la vie actuelle. Cet ouvrage n'est pas un livre de lecture pour se laisser inspirer, ni pour chercher des pistes d'animation de rencontres ou d'accompagnement, mais c'est un bon document pour faire des recherches.

Thérèse Habonimana

■ **Littérature**

**Jérôme Meizoz**  
*Postures littéraires*  
*Mises en scène modernes de l'auteur. Essai*  
Slatkine, Genève 2007, 210 p.

C. F. Ramuz n'a de cesse de faire savoir qu'il est petit-fils de vigneron et de paysans, et Céline s'invente une enfance populaire. Voyant dans la notion de « posture » d'un écrivain la possibilité de sortir du débat qui fait rage entre la sociologie littéraire et les « poéticiens », Jérôme Meizoz, enseignant de littérature française à l'Université de Lausanne, donne une définition du terme et fait plusieurs études de cas dans *Postures littéraires*. Ainsi que l'a conceptualisé Alain Viala, il s'agit d'une « façon d'occuper une position » dans le champ littéraire.

J. Meizoz observe les postures en analysant la présentation de soi des écrivains en public et la construction de l'énonciateur dans les

textes. Il rappelle que la notion de l'auteur a évolué au cours de l'histoire et affirme qu'il s'intéressera surtout aux représentations de l'auteur.

En dévoilant les postures de Rousseau, Céline, Ramuz et Cendrars, entre autres, J. Meizoz fait le lien entre le style de l'écriture de chacun et sa façon de s'exhiber dans le monde, et démontre les particularités de chaque artiste. En analysant, par exemple, un compte rendu par Cingria de deux ouvrages de Trotsky dans *La Nouvelle revue française* de juillet 1933, l'enseignant montre que l'écrivain prend une posture bouffonne et déjoue l'idéologie dominante de l'époque qui voudrait que la valeur d'un texte soit jugée en fonction de son affiliation politique. Il est donc nécessaire, selon Jérôme Meizoz, de situer le discours d'un écrivain dans un contexte social et historique pour établir l'originalité de sa forme. Un essai complexe et stimulant.

Laurence de Coulon

#### Nicolas Dieterlé

##### *Ici pépie le cœur de l'oiseau-mouche*

Arfuyen, Paris-Orbey 2008, 182 p.

Ce nouveau recueil posthume de Nicolas Dieterlé a été écrit durant les deux dernières années de sa brève existence (1998-2000), tandis que son journal spirituel a paru en 2004 sous le titre *La Pierre et l'oiseau* (Labor et Fides).

Pour l'auteur, au plus profond de cette forêt bruisante qu'est la vie, la poésie est ce lieu par excellence où l'on perçoit le plus fragile, le plus infime et vulnérable. Dès le premier fragment de ces textes courts, et jusqu'au dernier, la fonction primordiale de la poésie est ainsi évoquée : « La poésie ne consiste pas à louer les pâquerettes, comme on le croit communément. Telle un brise-glaces, elle tranche dans la banquise épaisse de la réalité prosaïque pour créer une débâcle favorable à l'apparition d'une eau limpide, féérique, celle de la beauté que rien ne limite et qui embrase tout. »

Cette fusion admirative et passionnelle avec la nature environnante est particulièrement axée sur le thème de l'oiseau. Avec toutefois une petite remarque. L'auteur n'aimait pas les poules et c'était son droit. Mais pourquoi écrire qu'elles sont comme les pigeons des villes, des oiseaux renégats « ayant tourné le dos à leur mission », et qu'elles représentent

« le type du philistin » ? Voilà des phrases qui ne devraient pas figurer dans ce recueil, parce qu'elles accablent cet anthropocentrisme chrétien mal compris, et cela même si, aujourd'hui, « l'espoir est semblable à une tourterelle ».

Fils d'un chirurgien, Nicolas Dieterlé, né le 28 août 1963, avait passé son enfance au Ghana, puis au Cameroun. Il était revenu en France en 1973 pour ses études. En mars 2000, il s'était installé dans le Var. Dépressif, il est mort le 25 septembre 2000. Une association des amis de Nicolas Dieterlé a été créée en 2007, sous le nom *La Pierre et l'oiseau*.

André Durussel

#### Jacques Probst

##### *Théâtre III*

Bernard Campiche, Orbe 2007, 464 p.

Avec ce troisième volume, l'éditeur a proposé la quasi-totalité des écritures théâtrales de Jacques Probst, qui doit vraiment beaucoup aimer les voyages et la mer car ses cinq pièces ont un rapport avec l'eau. Toutes ont déjà été créées et l'une d'elle a spécialement retenu mon attention.

Elle a été écrite pour cinq musiciens et deux acteurs et l'un des musiciens (J.-F. Bovard) a, peu après sa création, passé derrière le miroir. Si le titre est poétique et qu'il évoque des lieux plutôt montagnards (*Rencontre sur la neige*), l'action se déroule pourtant dans un endroit très vague, au bord d'un océan ou d'une mer et le désir de l'auteur - la femme doit avoir 20 ans de moins que l'homme - nous conduit sur des pistes trompeuses, jusqu'au dénouement final qui m'a rappelé une vieille légende bretonne. Celle où les femmes de marins partis à la pêche à la baleine allumaient des feux sur les rochers les nuits de tempête, pour y attirer les bateaux qui s'y écrasaient, et y recueillaient ensuite nourriture et trésors.

Marie-Luce Dayer

**Auderset Marie-José**, *Brûlures profondes. Récit de vie de deux grands brûlés*. Favre, Lausanne 2007, 188 p.

**Benoît XVI**, *Mettre Dieu au centre. Paroles de Benoît XVI à l'Église qui est en Suisse*. Saint-Paul, Fribourg 2007, 110 p.

**Carrière Jean-Claude**, *La conférence des oiseaux*. Albin Michel, Paris 2008, 106 p.

**\*\*\*Col.**, *Enquête au cœur de l'être. Entretiens avec dix-sept guides spirituels*. Albin Michel, Paris 2008, 230 p. [41714]

**\*\*\*Col.**, *Introduction à la théologie systématique*. Labor et Fides, Genève 2008, 622 p. [41700]

**\*\*\*Col.**, *Le corps, lieu de ce qui nous arrive. Approches anthropologiques, philosophiques, théologiques*. Labor et Fides, Genève 2008, 318 p. [41701]

**\*\*\*Col.**, *Pouvoir et sainteté. Modèles et figures*. Parole et Silence, Paris 2008, 278 p. [41712]

**\*\*\*Col.**, *Temps d'assistance*. Antipodes, Lausanne 2008, 328 p. [41719]

**Dekker Alice**, *Les glorieuses résurrections*. Arléa, Paris 2008, 136 p.

**Enderlin Charles**, *Par le feu et par le sang. Le combat clandestin pour l'indépendance d'Israël 1936-1948*. Albin Michel, Paris 2008, 362 p.

**Falco Léandri Jean-Michel di**, *Benoîte Rencurel, la visionnaire du Laus*. Parole et Silence/Desclée de Brouwer, Paris 2008, 202 p.

**Gentile Emilio**, *Renzo De Felice. L'historien dans la cité*. Du Rocher, Monaco 2008, 240 p.

**Giraud Henri-Christian**, *L'accord secret de Baden-Baden. Comment de Gaulle et les Soviétiques ont mis fin à Mai 68*. Du Rocher, Monaco 2008, 560 p.

**Herwartz Christian**, *Auf nackten Sohlen. Exerziten auf der Strasse*. Echter Verlag GmbH, Würzburg 2006, 80 p.

**Heywood Denise**, *Luang Prabang. Cité royale du Laos*. Olizane, Genève 2008, 214 p.

**Lacoste Jean-Yves**, *La phénoménalité de Dieu. Neuf études*. Cerf, Paris 2008, 232 p.

**Landron Olivier**, *Le catholicisme vert. Histoire des relations entre l'Église et la nature au XX<sup>e</sup> siècle*. Cerf, Paris 2008, 528 p.

**Le Guillou Marie-Joseph**, *Aimer, c'est apprendre à recevoir la miséricorde de Dieu*. Parole et Silence, Paris 2008, 102 p.

**Leibowitz Yeshayahou**, *Les fêtes juives. Réflexions sur les solennités du judaïsme. Commentaires sur le Cantique des Cantiques, les Lamentations, l'Ecclésiaste et le livre de Job*. Cerf, Paris 2008, 194 p.

**Maldamé Jean-Michel**, *Le péché originel. Foi chrétienne, mythe et métaphysique*. Cerf, Paris 2008, 352 p.

**Marguerat Daniel**, *L'aube du christianisme*. Labor et Fides, Genève 2008, 534 p.

**McCearney James**, *Charles Edouard Stuart. Un prince des Ténèbres dans l'Europe des Lumières*. Du Rocher, Monaco 2008, 276 p.

**Paoli Pietro de**, *La confession de Castel Gandolfo*. Plon, Paris 2008, 224 p.

**Parisot Jean-Christophe**, *Le handicap, une chance pour l'école*. Desclée de Brouwer, Paris 2008, 268 p.

**Pigozzi Caroline**, *Ambassadeurs de Dieu*. Desclée de Brouwer, Paris 2007, 318 p.

**Quesnel Michel**, *Saint Paul et les commencements du christianisme*. Desclée de Brouwer, Paris 2008, 162 p.

**Smedt Marc de**, *Paroles d'Orient*. Albin Michel, Paris 2008, 150 p.

**Tisseron Serge**, *Virtual, mon amour. Penser, aimer, souffrir à l'ère des nouvelles technologies*. Albin Michel, Paris 2008, 232 p.

# Extraterrestres

*Grande nouvelle ! Peut-être avons-nous, quelque part dans les profondeurs de l'espace, des « frères extraterrestres » ! Et pourquoi est-ce une si grande nouvelle, me demandera-t-on, vu qu'il suffit de regarder le ciel, la nuit, pour subodorer l'existence d'autres gens que nous dans cet insondable univers ? Oui, mais là, ce n'est pas moi, misérable « vermisotte », qui le dis. C'est un prélat romain. Et un scientifique, de surcroît. A savoir le jésuite José Gabriel Funes, directeur de l'Observatoire astronomique du Vatican. Dans une interview publiée en mai dernier par l'Osservatore Romano, ce docte ecclésiastique soutient qu'il pourrait y avoir dans l'univers, une multitude d'êtres intelligents créés par Dieu, qui seraient pour nous des sortes de frères éloignés.*

*J'avoue qu'une telle déclaration m'a d'autant plus réjouie que l'hypothèse « extraterrestre » met d'ordinaire très mal à l'aise les chrétiens en général et les théologiens en particulier. En effet, si d'autres créatures intelligentes peuplent le cosmos, qu'en est-il alors de l'événement Jésus ? Eh, eh ! Question cruciale ! A laquelle je n'ai jamais eu de réponse satisfaisante - juste la recommandation de garder les pieds sur terre au lieu de bailler aux étoiles. Mgr Funes, lui, ré-*

*pond sans ambages : « Il n'est pas dit que ces êtres aient besoin de rédemption ; ils pourraient être restés dans l'amitié pleine avec le Créateur. » Et s'ils sont pécheurs comme nous ? Dans ce cas, suppute le prélat, ils auraient sans doute la possibilité de goûter eux aussi à la miséricorde de Dieu dont la liberté créatrice est infinie.*

*Super ! Sauf qu'il ne faudrait pas prendre nos désirs pour des réalités. Après tout, la vie est un phénomène extrêmement rare et les conditions de son apparition très difficiles à réunir; du moins si l'on en croit certains biologistes. Par conséquent, il est fort possible que les milliards de planètes tournant autour des milliards d'étoiles formant les milliards de galaxies de l'univers soient inhabitées, même si ça nous paraît un sacré gaspillage d'espace-temps.*

*Qui sait ? Les paris sont ouverts. Pour ma part, je préfère un cosmos grouillant de vie intelligente, parce que je trouve cela plus logique. Et plus excitant. Surtout que l'univers dans son ensemble - selon l'astronome Hubert Reeves - semble être un creuset de conscience, animé par une « poussée vers la complexité ». Dès lors, je ne vois pas ce qu'il y a de si bizarre à s'interroger sur l'existence des extraterrestres, quand bien même la déclaration de Mgr Funes a suscité toutes sortes de sarcasmes sur Internet.*

*Etrange retournement des choses ! En 1633, donc il y a 375 ans (si je compte bien), l'Eglise condamnait Galilée pour avoir osé dire que la Terre n'était pas le centre du monde. Et aujourd'hui, voilà qu'on reproche à l'Eglise de « décentrer l'humanité » en posant la question qui fâche : sommes-nous seuls dans l'univers ?*

*« J'ai tendance à penser que nous ne sommes pas seuls, mais je n'en ai bien sûr aucune preuve », répond quant à lui l'astronome Jean Heidmann, qui fut en France la cheville ouvrière du programme SETI (Search for Extraterrestrial Intelligence). Cette vaste opération lancée aux Etats-Unis et relayée par d'innombrables particuliers à travers le monde, qui mettent à disposition leur ordinateur, a pour but de capter des signaux radio non aléatoires provenant d'autres mondes. La quête n'a rien donné pour l'instant, amenant de l'eau au moulin des sceptiques, parmi lesquels l'astrophysicien Alfred Vidal-Madjar, qui interroge : étant donné l'âge « astronomique » de l'univers, qui se développe depuis quinze milliards d'années au bas mot, certaines étoiles sont bien plus vieilles que notre soleil, de sorte que d'autres civilisations ont dû émerger ailleurs bien avant nous, et donc disposer d'une prodigieuse avance intellectuelle et technologique leur permettant de coloniser la galaxie. Fort bien. Mais alors, où sont-elles ? Lune ou l'autre de*

*ces super-civilisations aurait déjà dû nous contacter, voire même nous visiter. Or on ne voit personne.*

*Cette objection n'empêche pas les quelque deux cents astronomes engagés un peu partout sur la planète dans le programme SETI de continuer à scruter le ciel. Demain ou dans dix ans, ils espèrent bien recevoir un message. Et s'ils n'en reçoivent pas, eh bien ! cela ne signifiera pas pour autant qu'il n'y a personne là-haut. N'oublions pas en effet que la recherche de signaux venus de l'espace est un outil à double tranchant : nous écoutons les autres, mais ils nous écoutent aussi. Cela fait donc un bon bout de temps que les ondes produites par nos émissions radiophoniques et télévisées voyagent à travers l'espace, s'éloignant de la planète Terre par vagues concentriques. Si bien que dans quelques décennies, nos séries policières sanglantes, nos téléjournaux pleins de fureur et de violence, nos débats politiques futiles ou débiles, sans oublier les spots publicitaires suisses-allemands, Star Academy, L'Île de la Tentation et Top Models, atteindront les plus proches étoiles. Et quand les habitants d'Epsilon Eridani en prendront connaissance, ils couperont le contact.*

**Gladys Théodoloz**



**JAB**  
**1950 Sion 1**

envois non distribuables  
à retourner à  
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18  
1227 Carouge

# Editions Saint-Augustin

**SAINT  
AUGUSTIN**

PASCAL DESTHIEUX

## LA CONFESSION

ENFIN JE COMPRENS MIEUX !



**SAINT  
AUGUSTIN**

Pascal  
Desthieux

**La confession  
enfin je comprends  
mieux!**

Fr. 34.-

Jean-Daniel  
Barman

**Dépendances :  
tous accros ?**

Fr. 23.-

Jean-Daniel Barman

Aire de famille

## Dépendances : tous accros ?

Drogues, alcool, tabac, jeux et cyberdépendance



SAINT-AUGUSTIN

Mgr Dionigi Tettamanzi

## LE CREDO EXPLIQUÉ

Je crois en Dieu, le Père tout-puissant,  
Créateur du ciel et de la terre.

En son Jésus-Christ, son Fils unique, notre Seigneur,  
qui a été conçu du Saint-Esprit,  
est né de la Vierge Marie,  
a souffert sous Ponce Pilate,  
a été crucifié, est mort et a été enseveli,  
est descendu aux enfers,  
le troisième jour est ressuscité des morts,  
est monté aux cieux,  
est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant,  
et il viendra juger les vivants et les morts.

Au commencement l'Esprit Saint,  
à la sainte Eglise catholique,  
à la communion des saints,  
à la remission des péchés,  
à la résurrection de la chair,  
à la vie éternelle.

Amen

**SAINT  
AUGUSTIN**

Mgr Dionigi  
Tettamanzi

**Le Credo  
expliqué**

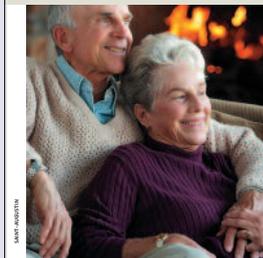
Fr. 38.-

Hermann-Michel Hagmann

Aire de famille

## Viellir chez soi, c'est possible

Un choix de vie, un choix de société



SAINT-AUGUSTIN

Hermann-Michel  
Hagmann

**Viellir chez soi,  
c'est possible**

Fr. 22.-